

ANNEE 1944

JANVIER-AVRIL 1944 - LA RESISTANCE A BENDEJUN

Au mois de Janvier, j'ai récupéré moralement. Je n'ai plus l'âme d'un homme traqué et mes nerfs sont redevenus solides. Je suis parfaitement intégré dans le milieu paysan de Bendejun et les gens du village me saluent comme l'un des leurs : « bonjour André ! ». Le dimanche je joue à la pétanque avec eux sur le chemin du quartier supérieur.

Mais je n'ai pas oublié pour autant mon engagement résistant, c'est le moment pour moi de renouer avec mon activité passée. Si Monsieur Albert BRIVES pour me protéger est resté intraitable, j'ai réussi à attendrir et à circonvenir sa femme et sa fille et à obtenir qu'elles prennent des contacts à Nice, tout d'abord avec mon ami RODIER Henri qui est passé au travers des arrestations et qui bientôt vient me voir à Bendejun.

J'apprends par lui que dans l'intervalle la résistance s'est renforcée et structurée. En Décembre 1943 les mouvements unis de la résistance de la zone Sud, je veux dire COMBAT, LIBERATION, FRANC TIREUR, ont fusionné avec les mouvements de la zone occupée pour former le MOUVEMENT DE LIBERATION NATIONALE, le MLN. Nous récupérons si j'ose dire le nom d'origine choisi par Henri FRENAY.

Mais le nouveau mouvement recouvre bien entendu des formations et groupes beaucoup plus nombreux. Mes anciens chefs de groupe, ceux qui ont échappé à la bourrasque de mi 1943, ADAM, CIANI, CARTOTTO, CANESSA ont rejoint le MLN.

La résistance s'est aussi militarisée. Le mouvement de libération nationale a créé le CFLN (Corps Francs de Libération Nationale) comprenant les groupes paramilitaires, à savoir les groupes francs chers à mon cœur, l'action ouvrière, les maquis et l'armée secrète, ce en Mars 1944.

La nouvelle terminologie qui parle de « Libération Nationale » laisse penser que la lutte armée pour la libération du pays va bientôt commencer.

Dans les Alpes Maritimes, le chef des CFLN est le commandant PARENT alias Jules COUSIN, mes anciens groupes sont en contact étroit avec lui.

Chasser les troupes nazies a été mon but dès le premier jour. Aussi, je brûle de reprendre de l'activité.

En Janvier 1944, Henri RODIER organise un rendez-vous entre le commandant PARENT et moi-même. Il est trop dangereux pour moi de me rendre à Nice, je suis alors recherché par plusieurs polices. Il est donc convenu que PARENT viendra me voir à Bendejun. J'irai l'attendre à l'arrivée du car à Bendejun inférieur, nous devons avoir chacun en mains un mouchoir blanc.

Je ne connaissais pas ce dernier. Je retrouve un Monsieur grand au visage anguleux même émacié, un béret alpin sur la tête. A parler familièrement, quand il était habillé en sombre PARENT faisait penser à un ecclésiastique même par ses gestes il parlait lentement et posément.

Je lui fais part de mon désir de servir à nouveau. Nous sentions que la libération se produirait en 1944. Je lui dis : *« j'ai résisté pendant 3 ans dans l'espoir de participer aux combats, faites-moi signe au bon moment »*. Il me le promet formellement.

Je lui demande quand est-ce que les anglo-américains débarqueront, vous savez s'il faut encore passer une année il n'y aura plus beaucoup de résistants survivants.

Chemin faisant, j'amène PARENT à la maisonnette où je réside et nous faisons davantage connaissance. Je lui explique que résidant à Bendejun depuis plusieurs mois et que je me rends fréquemment aux diverses campagnes de BRIVES, en direction de Coaraze ou bien à ses châtaigniers sur la colline de Berre, j'ai parcouru chemins, routes, terrains, sentiers dans tous les sens, soit pour couper du bois, soit pour cueillir olives ou châtaignes.

Je connais donc la région par cœur. J'explique que je peux aider à cacher des résistants.

PARENT, après m'avoir fait parler, m'indique : *« nous recherchons des terrains de parachutage ou l'on pourrait larguer des containers d'armes et d'explosifs pour la libération de Nice »*.

PARENT lui vivait à Nice et n'avait jamais habité Bendejun. Il ne connaissait pas la région. Moi j'y vivais, j'ai indiqué alors à PARENT :

« Je connais un terrain qui pourrait convenir à savoir le Plateau du Ferrion. Il est au dessus, à l'ouest de la route Bendejun Coaraze. Le sommet aigu n'est guère utilisable mais à mi pente se trouve un vaste plateau à inclinaison légère où les bergers faisaient dans le passé paître leurs troupeaux.. Sur le bord du plateau, côté pente se trouve même une bergerie assez grande susceptible d'héberger une équipe de parachutage. En plus sur le plateau existe même une source. »

PARENT m'indique ça m'intéresse. Nous prenons alors un chemin vers le Ferrion. Nous passons par une région s'appelant les Salles, nous grimpons fort et nous finissons par arriver au plateau que je fais visiter à PARENT.

Celui-ci m'indique qu'il retient le principe du terrain et va le soumettre aux organismes militaires. Il repart ensuite vers Nice.

Je suis heureux, j'ai pu renouer avec la résistance active et me rendre utile à celle-ci.

Quelques temps après PARENT me fait savoir que le terrain est retenu pour d'éventuels parachutages. Je ne veux pas prétendre pour autant être le seul à l'origine du choix du terrain et du maquis du Ferrion. En effet, je ne suis plus le seul résistant réfugié à Bendejun, l'air de Nice devait être devenu malsain. Dans ce modeste village on trouvait brusquement plusieurs jeunes qui n'avaient apparemment rien à y faire.

Tout d'abord Pierre JOSELET qui en 1943 était un agent de liaison du mouvement LIBERATION et appartenait à l'état major des M.U.R. Les parents JOSELET avaient une petite maison à Bendejun supérieur, nous étions donc devenus des voisins.

Pierre JOSELET s'était découvert une soudaine attirance pour la campagne de Bendejun et ainsi JOSELET est devenu mon ami Pierre.

Dans la colline d'en face, celle de Berre les Alpes, à droite de la route Bendejun/Coaraze, un troisième jeune était apparu, il avait loué un cabanon isolé en pleine nature, un cabanon au milieu des châtaigniers à flanc de colline. Ce jeune était Rolland DANA, délégué militaire de Libération. Cet isolement montrait que Rolland DANA était recherché.

Comme DANA et moi connaissions notre existence réciproque, un jour il est venu à Bendejun me voir et manger des châtaignes avec la famille BRIVES.

Rolland avait des cheveux roux et un visage rempli de tâches de rousseur. Il avait un large sourire. Il m'a indiqué avoir été nommé responsable départemental des parachutages. Nous parlons donc du terrain du Ferrion qui avait également son agrément.

Rolland et moi sommes devenus amis pour toujours.

J'ajoute que les événements ont failli très mal tourner pour Rolland. Celui-ci, israélite, avait dû être dénoncé. Il y avait à Bendejun Coaraze deux à trois miliciens. Un jour à l'improviste deux voitures noires de la gestapo sont parties de Contes vers la route de Coaraze. Ensuite elles se sont arrêtées dans le voisinage de la maisonnette occupée par DANA.

Heureusement, la route comportait quelques lacets et un paysan qui avait aperçu les nazis s'est précipité chez Rolland pour lui crier « *partez vite, il y a les allemands qui arrivent* ». Rolland s'est enfui à travers champs, dix minutes après la gestapo est arrivée avec des mitraillettes et a investi la maison vide. Rolland l'a échappé belle ce jour là.

Le séjour dans la région n'était donc pas sans danger pour les résistants.

Rolland et moi avons donc joué un rôle appréciable dans le choix du terrain du Ferrion car aucun des chefs militaires de la résistance, venus occuper le terrain en Juin, n'avait jamais séjourné auparavant dans les parages.

A notre petit groupe étaient venus s'agréger progressivement quelques habitants du lieu. Tout d'abord il y a eu Sylvain. Je n'ai connu que son prénom. Je me souviens seulement qu'il était extrêmement robuste et qu'il avait fait son service dans la marine nationale.

Il y avait aussi Clotaire qui devait s'appeler GHIGLION et habitait aussi le quartier de La Part.

C'était un paysan célibataire, autodidacte et très instruit. C'était un communiste convaincu, il essayait de me convertir. Il me prêtait des livres. Il me parlait de l'aliénation du peuple, de la religion, opium du peuple, du capital de Karl Marx, du livre de Blum sur le mariage. Il a fait une partie de mon éducation politique.

J'étais résistant, lui communiste, nous étions tous les deux des proscrits faits pour nous entendre.

Dans le quartier vivait aussi Monsieur MANONI un homme très distingué dont on disait qu'il cachait des israélites et qui à la Libération a fait partie de la délégation spéciale.

Chez MANONI habitait aussi Gérard SAMANN qui essayait de fabriquer un poste de radio émetteur récepteur.

J'ai encore souvenance d'un autre nom de sympathisants, Armand GHIGLION et aussi le facteur René BERMOND.

Il y avait donc au début 1944 à Bendejun supérieur un groupe de résistants qui attendait son heure. Malgré tout nous nous efforcions d'être extrêmement prudents, la gestapo et la milice rôdaient parfois dans ce coin reculé. Nous étions aussi alors « des agents dormants » attendant les parachutages ou les combats de la Libération.

A notre première rencontre, le commandant PARENT, prudent, ne m'avait pas dit qu'il avait une point de chute à Bendejun.

Un peu plus tard, ayant confiance en moi, il m'a fait connaître un autre habitant de Bendejun, Monsieur CRISTINI qui résidait plus bas au quartier de la Carrière des Rousses. Monsieur CRISTINI avait son fils avec lui. Il possédait un poste de radio nous permettant de recevoir les messages de la radio de Londres. La fille de Monsieur CRISTINI était je crois la secrétaire à Nice du commandant PARENT.

La liaison NICE/BENDEJUN était ainsi assurée.

22 FEVRIER 1944 - LES SECTIONS SPECIALES

Au temps de l'occupation, le gouvernement de Vichy n'avait pas beaucoup confiance dans ses Magistrats bien que ceux-ci lui aient en grand nombre prêté serment. C'est pourquoi, il a jugé utile de créer des juridictions d'exception. Au début elles étaient destinées à juger des militants communistes, ensuite ces juridictions ont été étendues aux membres de la résistance. D'année en année la répression s'est faite de plus en plus sauvage.

Au début nos camarades comparaissaient devant le Tribunal Militaire pour atteinte à la sûreté de l'Etat, ce parfois pour avoir diffusé quelques journaux COMBAT.

Ensuite, Vichy a créé les fameuses « sections spéciales ». Les redoutables sections spéciales qui ont jugé notamment les membres des groupes francs. C'étaient des chambres particulières de la Cour d'Appel composées de Magistrats répressifs.

A l'époque, comparaître devant les sections spéciales, c'était risquer « la peine de mort ». Actuellement avec le recul du temps ce serait plutôt un titre de gloire de dire j'ai été jugé par une section spéciale de Vichy.

C'est ce qui m'est arrivé à la suite de l'histoire du pylône du mois de Septembre 1943.

En effet, le 7 Mars 1944 mes parents ont reçu à leur domicile niçois signification d'un arrêt par défaut rendu le 22 Janvier 1944 par la section spéciale de la Cour d'Aix en Provence qui comportait le passage suivant :

« Attendu que le sieur PEIRANI s'est rendu coupable d'avoir le 14 Septembre 1943 en tous cas depuis un temps non prescrit transporté et détenu irrégulièrement des explosifs. »

Suit l'énumération d'un certain nombre de textes et lois d'exception de 1941-42 et 43 que je ne reproduirai pas vu leur infamie. Je n'indiquerai pas davantage la condamnation puisqu'elle se trouve déclarée nulle et non avenue par les lois du Général de Gaulle.

J'étais d'ailleurs en bonne compagnie, si j'ose être irrespectueux, le général n'a-t-il pas été condamné à mort par un tribunal militaire de Vichy pour fait de résistance.....même si Pétain avait mentionné ensuite en marge de l'arrêt « ne pas exécuter ».

Oui, j'ai été jugé par une section spéciale de Vichy.

Heureusement par défaut, qu'auraient fait la police de Vichy et la Gestapo s'ils m'avaient détenu ? J'avais bien fait de quitter Nice en Septembre 1943 et de me mettre au vert.

Mais le plus incroyable, j'allais dire le plus comique de l'affaire, s'est passé après la Libération. Les cinq magistrats composant la section spéciale n'ayant pas été épurés lorsque plusieurs années après j'ai passé auprès de la Cour d'Aix l'examen du pré-stage, le magistrat qui m'a interrogé à l'oral, le conseiller B, était l'un de ceux ayant siégé à la section spéciale.

Je n'ai pas osé lui dire : *« c'est vous qui m'avez condamné, 5 ans après vous m'admettez comme avocat... »*. Cela aurait été gênant pour lui et pour moi..... Je ne dirai rien de plus.

Je dois respect aux magistrats mais tout de même ! Plus tard encore, j'ai plaidé devant ce magistrat devenu Président de Chambre ! Le monde est vraiment petit.

On imagine volontiers l'effroi de mes parents quand il ont reçu « le papier bleu » de l'arrêt.

DEBUT MAI 1944 - LE PARACHUTAGE MANQUE

A la fin Avril, PARENT nous a annoncé un parachutage imminent sur le plateau du Ferrion. Il nous a donné une phrase message personnel qui devait être prononcée à la BBC le soir précédant la nuit du parachutage.

A partir de ce jour, je suis descendu régulièrement du quartier supérieur (quartier SOUBRAN) chez CRISTINI pour écouter la radio de Londres. Un avion LANKASTER devait parachuter des containers sur le Ferrion.

PARENT nous a envoyé une équipe de Nice pour nous renforcer. Il fallait faire très vite à la réception et cacher tout le matériel qui arriverait avant la survenance éventuelle des Allemands. Nous avions aussi une grande peur que d'autres groupes de maquis nous fauchent le parachutage. Cela arrivait souvent.

Le message est bien passé à la BBC au tout début Mai. Nous jubilions en disant « c'est pour cette nuit ». Nous sommes montés sur le terrain. Nous avons attendu toute la nuit au froid car sur le Ferrion les nuits sont froides même l'été. Nous avons préparé de quoi allumer les trois feux de signalisation en triangle mais en vain.

Nous sommes remontés la nuit suivante. Une nouvelle fois nous avons passé la nuit dehors sans pouvoir nous réchauffer à un feu. L'avion n'est pas venu, nous avons quitté le plateau au petit matin.

Le 3^{ème} soir, nous nous étions dit l'avion ne viendra pas. Notre équipe n'est pas montée au terrain.

Cette nuit là, je me trouvais à Bendejun, j'admirais le clair de lune. J'ai entendu un avion tourner 2 ou 3 fois sur le village et sur le Ferrion.

C'était très probablement notre avion mais trop tard pour grimper en courant. Aucune équipe n'était là haut pour faire les signaux lumineux. L'avion après avoir tourné est reparti.

Peut-être cette nuit là avions nous perdu notre chance car dès l'arrivée du matériel il était convenu de prévenir le CFLN de Nice qui enverrait des hommes pour créer un maquis sans plus attendre.

8 MAI 1944

A cette époque les jeunes des classes 1944 et 1945, donc nés en 1924 et 1925, devaient se faire recenser par les autorités de Vichy pour un éventuel envoi ultérieur en Allemagne. Il ne suffisait donc plus pour un jeune de présenter aux autorités de police sa carte d'identité, il fallait en plus un certificat de recensement.

Bien que possédant une carte d'identité au nom d'André BRIVES, la résistance m'a fait tenir le 8 Mai 1944 un certificat émanant du ministère du travail certifiant qu'André BRIVES avait été recensé comme étudiant et que l'attestation remplaçait mon récépissé que j'avais perdu (sic).

Ainsi, j'étais de nouveau en règle vis-à-vis des autorités de Vichy si j'étais interpellé.

COURANT MAI 1944 – MON VOYAGE A NICE

Il y avait longtemps que je me trouvais à Bendejun et l'incident de l'avion Anglais pouvait inviter les allemands à envoyer des troupes sur place pour voir ce qui s'était passé.

Aussi, Monsieur BRIVES et moi avons décidé d'aller passer quelques jours à Nice à son domicile qui se trouvait à l'angle de la Rue Barla et de la Rue de la République, à droite en descendant la Rue de la République. Je voulais en outre rencontrer le commandant PARENT et revoir mon père que je n'avais plus vu depuis près d'un an.

Si ma mémoire est fidèle, à cette époque le tram de Nice arrivait jusqu'à Contes. Nous avons décidé de prendre le tram à Contes en ayant soin de prendre le dernier tram de nuit mais à Drap les soldats allemands montent dans le tram pour contrôler les papiers. Un instant nous avons songé à redescendre par l'autre ouverture, nous nous concertons et finalement avec une légère hésitation nous restons sur place.

Bien nous a pris car les allemands gardaient toutes les issues du tram. Mes papiers ont résisté à l'examen de l'ennemi et nous avons pu continuer jusqu'à Nice. Mais après le départ de la patrouille mon cœur avait battu bien fort. Une fois encore je l'avais échappé belle.

En arrivant à Nice, dans une ville où j'étais recherché, pas question de déambuler en ville. Je suis resté cloîtré dans l'appartement BRIVES pendant une semaine. Les derniers jours j'arpentais ma chambre comme une bête en cage, j'avais l'impression d'être en prison. Le dernier soir, ne tenant plus, j'ai fait quelques pas de la Rue Barla jusqu'à la Place Garibaldi. Le lendemain nous sommes repartis pour Bendejun.

26 MAI 1944 - LE BOMBARDEMENT DE NICE

Ce jour là l'aviation anglaise et américaine a bombardé Nice.

Avec Madame BRIVES et Betty nous étions à Bendejun supérieur, nous voyions de la fumée dans le ciel comme lors des incendies de forêt.

Le soir nous avons eu l'explication. Albert BRIVES est remonté la nuit en vélo, il avait un visage décomposé. En plus il portait partout des traces charbonneuses.

L'usine à gaz l'avait détaché à la gare St Roch pour les envois à l'usine par voie ferrée. Il nous a raconté en tremblant que la gare St Roch avait été bombardée et qu'il avait été sous les bombes. Il disait « *vous avez failli ne plus me revoir* ». Il ajoutait qu'il y avait eu plusieurs centaines de morts même dans des quartiers éloignés de la gare comme la Rue de la République où il habitait.

Peu de jours après il nous avait raconté que le long du Paillon, sur le quai Saint Jean Baptiste, il y avait plus de quatre cent cercueils alignés recouverts de fleurs.

Dans toute la région, les bombardements étaient devenus fréquents. On se disait ils vont débarquer bientôt, « ils », les alliés.

Mais pour Nice ce bombardement avait causé une véritable terreur. Les jours suivants les niçois avaient en nombre fui la ville.

Dès le 2 juin 1944, toute la famille PEIRANI, parents, grands-parents et alliés avaient réussi après le bombardement à louer une maisonnette sur la colline de Berre les Alpes dans le quartier supérieur. Celle-ci était isolée du village et à l'orée d'un bois de châtaigniers.

Vu le nombre des occupants chaque couple occupait une seule pièce dans un inconfort certain. Cela valait mieux que de se faire massacrer dans un bombardement.

Moi, j'étais resté à Bendejun mais la maison de Berre m'a probablement sauvé la vie quelques jours après ainsi que je le relaterai.

JUIN 1944 – LE DEBARQUEMENT ET L'OPERATION D'INTOXICATION

Il est indispensable de rattacher notre modeste action dans les Alpes Maritimes à l'immense opération générale de débarquement.

L'état major du général EISENHOWER avait décidé de débarquer en France durant l'été 1944 pour écraser ensuite les armées nazies. La côte normande avait été choisie. C'était l'opération OVERLORD qui devait être complétée par un débarquement dans le Sud de la France (opération ANVIL).

Mais il était impératif que l'Allemagne ignore le lieu et la date du débarquement. Si elle les connaissait elle pouvait préventivement amasser troupes et matériel sur le lieu menacé et avec ses blindés dans les premières heures rejeter à la mer les alliés, ce qui aurait eu des conséquences dramatiques.

En outre, il fallait prévoir d'empêcher les renforts allemands d'affluer sur les lieux du débarquement. Il fallait donc à tout prix tromper les allemands sur le lieu et la date.

Les journaux et les films ont été prolixes sur les opérations d'intoxication des allemands par les alliés par exemple sur l'opération consistant à débarquer d'un sous-marin un cadavre et à le faire échouer sur une plage espagnole, celui-ci muni de documents falsifiés.

Mais les journaux ont été beaucoup plus silencieux sur l'opération d'intoxication faite en sacrifiant une partie de la résistance française.

Le problème se présente ainsi : les anglo-saxons avaient convenu avec l'organisation de la résistance de la SNCF dite NAP-FER un plan de sabotage des voies ferrées pour le jour J du débarquement et jours suivants. Ce plan préparé par le résistant René HARDY s'est appelé le plan vert. Il avait ce nom soit car établi sur un papier de couleur verte, soit car les messages radio annonçant la mise à exécution du plan concernaient des objets de couleur verte.

Il avait également été prévu d'autres plans de coupure des lignes électriques, des lignes téléphoniques, des routes et surtout le plan d'insurrection générale ou plan rouge.

A chaque plan correspondait un message ou même deux. En outre, la France avait été divisée en un certain nombre de régions comportant chacune des messages différents.

Il était prévu à l'origine que l'insurrection ou plan rouge ne serait déclenché que dans la région proche du débarquement, ce pour aider les alliés.

A titre d'exemple, si les alliés débarquaient en Normandie, on ne déclencherait pas le plan rouge en Provence.

Il y avait pour chaque plan deux messages, le message A ou message d'avertissement devait être émis par la BBC quinze jours avant l'opération et un message B peu avant le début du débarquement.

Mais les mois précédents la Gestapo et l'ABWEHR avaient arrêté de nombreux opérateurs radios, ils les avaient torturés et retournés et connaissaient un assez grand nombre de phrases ou de messages qui seraient diffusés la veille du jour J dans certaines régions.

Par exemple, si les messages afférents à la Provence étaient émis, les nazis sauront à l'avance que le débarquement aurait lieu en Provence.

Les messages les plus célèbres dont tous les journaux ont parlé est la phrase de Verlaine, message A : les sanglots longs des violons de l'automne, message B : bercent mon cœur d'une langueur monotone mais il y en a eu de nombreux autres (au moins 48).

L'astuce ou l'opération d'intox de l'état major Américain a consisté à émettre le même soir tous les messages du Plan Vert et du Plan Rouge de toutes les régions de France.

Le service spécialisé de la gestapo dirigé par SCHELLENBERG sera désappointé et ignorera le lieu de débarquement ou même s'il y en aura deux mais une telle façon de procéder, si elle perturbe les allemands, aura des conséquences dramatiques pour la résistance.

Les alliés vont débarquer en Normandie mais les résistants de toute la France ayant entendu leur message de Plan Rouge vont se mettre en marche pour l'insurrection, rejoindre les maquis et attaquer les troupes allemandes, par exemple en Provence alors que les alliés sont 1.000 kilomètres de là.

Cela produira un effet bénéfique pour les troupes de débarquement puisque la résistance fixe autant de divisions allemandes qu'il sinon se seraient rendues en Normandie.

Pendant 2 ou 3 jours les allemands seront surpris mais ensuite réagiront violemment et la résistance mal armée, mal entraînée n'est pas en état de tenir sans armes lourdes contre les divisions allemandes. Dans l'ensemble du Sud les résistants se feront écraser et massacrer, en quelques jours il y aura des centaines de résistants morts.

En un mot, les alliés ont sacrifié toute la résistance du Centre et du Sud au profit du débarquement. Les résistants morts seront passés par profits et pertes. On leur élèvera des monuments.

Il résulte d'une enquête faite par Raymond AARON après la guerre que l'état major d'Eisenhower a mis le chef FFI, le général KOENIG, devant le fait accompli en lui demandant s'il ne voyait pas d'inconvénient au passage de l'ensemble des messages alors que l'ordre de les émettre était déjà donné.

L'opération normale aurait été que le Plan Rouge ne soit déclenché que dans le voisinage de la zone de débarquement car la résistance, même avec des parachutages, ne pouvait tenir que quelques jours.

Le Général de Gaulle lui même n'a été prévenu qu'à la dernière minute mais a ratifié l'opération en demandant « à tous les Français où qu'ils soient de combattre ».

Nous allons voir les conséquences du Plan Rouge dans les Alpes Maritimes.

J'ai cru utile de reprendre quelques dates.

5 JUIN 1944 - SOIR

Le soir comme d'habitude je vais écouter la radio chez CRISTINI à la carrière des Rousses. C'était bien sûr la BBC ou radio anglaise qui nous intéressait malgré les brouillages de l'ennemi. Nous écoutions tout d'abord les nouvelles ensuite les messages personnels. Ils ont été particulièrement nombreux ce soir là vers 21 heures.

Tous les résistants de la région R2 ont écrit qu'ils attendaient le message « méfiez-vous du toréador » pour commencer la guérilla, ce qui signifiait aussi le débarquement en Provence et ils ont entendu ce message. Pour ma part au risque de scandaliser les auteurs j'attendais un autre message pour me mettre en action, le message d'alerte était « *le trèfle à quatre feuilles doit se tenir prêt* » et quelques jours après le message d'action « *je cherche des trèfles à quatre feuilles* ».

J'ai aussi entendu ce message ce soir là. Mes amis m'ont dit plus tard que je m'étais trompé de région ou même de plan (sic).

Bref, ce soir là nous étions trois ou quatre suspendus au poste de radio, il y avait CRISTINI, son fils, moi et probablement aussi le meunier Félix GIORDAN.

Nous avons entendu le message attendu, nous avons sauté de joie. Je crois que nous nous sommes embrassés en disant « *ça y est cette fois ça y est demain ils débarquent...* » donc rendez-vous demain matin très tôt chez CRISTINI ensuite au fur et à mesure nous conduirions les arrivants sur le plateau du Ferrion.

J'ai regagné mon domicile à Bendejun supérieur. J'ai fait mes adieux à la famille Brives et cette nuit je n'ai pas dormi beaucoup.

6 JUIN 1944 - MATIN

Nous nous sommes retrouvés très tôt chez CRISTINI, nous avons pris le café et progressivement avons accueilli les résistants arrivant de Nice.

Nous avons fait ce jour là plusieurs voyages aller et retour de la carrière des Rousses au Ferrion.

Le matin effectivement la radio a annoncé le débarquement, nous ne nous étions pas trompés.

Tout était calme dans le village. Pour éviter que les Niçois ne se perdent nous avons mis 2 ou 3 hommes en faction au dessus de la route de Contes-Bendejun. Aussitôt après Contes, dans les taillis, non loin de l'endroit où un chemin bifurquait vers Berre, ces hommes avaient pour armement un pistolet et quelques grenades.

Les premiers arrivés tel GARCIN au contact de notre patrouille ont dit comme c'est bien organisé. Hélas ils ont « déchanté plus tard ».

Pour ma part, j'ai convoyé des camarades au Ferrion. Quand on ne connaît pas le coin ce n'est pas si facile à trouver. Une chose m'avait frappé, les jeunes arrivaient en tenue de ville, la plupart avec des souliers bas peu compatibles avec la caillasse du Ferrion.

Chez CRISTINI il y avait bien entendu PARENT que je connaissais et d'autres membres de l'état major à qui j'ai été présenté et dont je n'ai connu alors que les noms de guerre MALHERBE, JACQUEMIN, ARTISAN, ANDRE et j'ai mis un certain temps à connaître leur vrai nom, par exemple pour JACQUEMIN (Médecin Colonel DURANCEAU) et pour MALHERBE (GAUTIER).

Ensuite, les responsables ci-dessus sont montés au Ferrion par des chemins qu'ils ne connaissaient que sur les cartes et ont essayé de mettre en place un maquis car à partir du 6 Juin nous attendions un parachutage massif d'heure en heure probablement pour la nuit prochaine.

En effet, sur le plateau à part la végétation il n'existait aucune structure ou organisation préalable. On pouvait seulement trouver une bergerie car l'été le plateau était un terrain de pâturages pour brebis. La bergerie pouvait héberger un troupeau moyen.

En conséquence, si les maquisards avaient été en grand nombre, il fallait que certains disposent de tentes ou dorment à la belle étoile. Par contre, élément positif, on pouvait disposer d'eau mais ce n'était pas suffisant.

J'ai oublié de mentionner que le massif du Ferrion est à l'ouest ou à gauche en montant de la route de Bendejun Coaraze. Le sommet du massif culmine à 1.400 mètres environ avec une ligne de crête où se trouve la chapelle.

De la haut on peut apercevoir plusieurs vallées. Sur ce sommet, même en été, il fait très froid. C'est nettement en contrebas que se trouve le plateau du Ferrion assez vaste et relativement plat où un parachutage peut avoir lieu même s'il est prudent de tenir la ligne des crêtes.

Le 6 Juin, le Ferrion a été pour nous le lieu des retrouvailles avec nos camarades niçois. J'ai bien vu arriver une dizaine d'anciens, soit le 6, soit le 7, il y avait là RODIER, VIDAL, CIANI, GARCIN, MELAN, CARTOTTO, CANESSA. J'en oublie certains.

Dans les 2 ou 3 jours sont arrivés sur le massif environ une centaine de personnes venant principalement de l'ORA fournissant les chefs et du CFLN qui avait là plusieurs groupes dirigés par le commandant PARENT.

Mais pour nourrir cette centaine de personnes, rien ou presque rien, à ma souvenance nous avons eu un plat de macaronis dans des ustensiles hétéroclites.

Quant aux armes, là encore presque rien, quelques revolvers, quelques fusils, des grenades, peu de munitions et une mitrailleuse italienne sans trépied.

Pour nous occuper, les membres de l'état major nous ont fait couper des branchages et dresser quelques murets de protection car il ne faut pas laisser une troupe inoccupée.

Le commandant JACQUEMIN m'avait confié une section d'une dizaine de personnes, mes anciens collègues.

Notre grand espoir attendu d'heure en heure était le parachutage annoncé.

La nuit est arrivée, nous avons préparé les trois feux en triangle pour le parachutage, le sommet du triangle donnant la direction du parachutage.

Nous nous remplacions d'équipe en équipe sur le terrain. Ceux qui ne veillaient pas allaient dormir dans la bergerie. J'ai donc la première nuit dormi quelques heures, à même le sol de la bergerie mais je me souviendrai longtemps d'un détail. Il y avait de nombreuses puces qui me piquaient et mordaient sans cesse. J'en ai bien tué au moins une dizaine cette nuit là.

C'est resté pour moi un point de référence certain de mon séjour sur le Ferrion.

J'avais oublié que les brebis ou les chiens les gardant ont des puces et celles-ci se réfugient dans la bergerie car il fait plus chaud que dehors.

Je me suis promis la nuit suivante de coucher à la belle étoile, au moins il n'y aurait pas de puces !

Mais hélas cette nuit là le parachutage n'est pas venu au grand désespoir de nous mêmes et de nos chefs.

7 JUIN 1944

A l'issue de la nuit nos chefs réalisent qu'il n'y a pas d'armes et essaient de s'en procurer.

A ce sujet, MALHERBE qui a commandé sur le plateau du Ferrion indique qu'il a fait « faire des reconnaissances » au Sud et à l'Ouest du plateau et qu'elles ont démontré la présence de troupes allemandes.

La reconnaissance Ouest du Ferrion me concerne quasi certainement. En effet, JACQUEMIN m'a envoyé rejoindre un chef de groupe de maquis au delà de Levens dans la direction de Duranus St Jean la Rivière pour lui demander s'il ne pourrait pas nous aider et nous fournir quelques armes.

Je suis donc parti dans la direction Ouest pour atteindre Levens par des sentiers partant du Ferrion. J'étais accompagné ce jour là par Albert BRIVES, la personne qui m'hébergeait à Bendejun et qui connaissait parfaitement la région encore mieux que moi.

En arrivant vers Levens nous avons entendu des rafales d'armes automatiques. Des paysans qui se trouvaient par là nous ont dit que les allemands étaient dans le village et que la veille ils avaient tué deux personnes. Ils ont ajouté « *ne passez pas par ce chemin vous allez vous faire tirer dessus* ».

Nous avons donc pris une autre voie, nous avons aperçu les troupes allemandes qui gardaient le village, les hommes étaient tous habillés en noir et avaient l'air sinistres. C'était probablement des S.S., ils étaient de 10 mètres en 10 mètres sur la route la mitraillette au poing. Nous n'avons pas réalisé alors que nous risquions notre vie.

Finalement nous avons pu dépasser Levens, nous avons encore marché un long moment et nous avons fait la liaison avec le groupe maquis mais le groupe n'a pu nous apporter aucune aide en armes.

Nous sommes donc retournés vers le plateau du Ferrion pour rendre compte à JACQUEMIN de ce que nous avons vu ainsi du côté du Levens. Les allemands étaient déjà là et on ne pouvait pas passer en cas de repli.

Le même jour, il s'est produit d'autres événements. Mon ami RODIER a été envoyé faire un long périple vers Peira Cava avec quelques amis pour ramener quelques fusils italiens qui se trouvaient cachés là bas.

Enfin CRISTINI nous avait dit « *à la carrière des Rousses il y a un couple de miliciens qui dénonce les patriotes aux allemands. Faites attention à lui car il n'est pas très loin de ma maison.* »

De ce fait, un groupe de chez nous de 5 à 6 hommes armés est allé pour l'arrêter ou le neutraliser mais le milicien était armé et il y a eu échange de coups de feu et le groupe s'est contenté d'encercler la maison au lieu de donner l'assaut.

La nuit suivante la surveillance du groupe a dû se relâcher et la femme du milicien a pu s'échapper à un moment indéterminé et en se cachant elle a dû se diriger vers Contes pour aller donner l'alerte aux allemands.

J'ai passé ma deuxième nuit sur le Ferrion mais en dormant dehors à la belle étoile protégé seulement par des branchages recueillis sur place. Il faisait très froid. Le parachutage n'est pas venu.

8 JUIN 1944 MATIN

Bon nombre de niçois nous avaient rejoint munis seulement de souliers de ville, ce n'était pas le meilleur moyen pour marcher au milieu des cailloux du Ferrion.

Aussi mes chefs m'ont envoyé essayer de réquisitionner des chaussures de montagne. Un habitant de Coaraze nous a signalé un spéculateur qui en détenait une dizaine de paires. Nous avons pu les récupérer. Nous avons délivré à l'intéressé un bon FFI de réquisition et un groupe a immédiatement utilisé ces chaussures.

8 JUIN 1994 APRES-MIDI

Sur le plateau du Ferrion la situation continuait de se dégrader, pas d'armes, pas de nourriture, pas de couchage et l'idée que les allemands de Levens pouvaient à tout moment remonter vers le plateau et que nous risquions de nous faire massacrer.

Aussi, dans l'après-midi nos chefs donnèrent l'ordre de dispersion. Ce fut un moment de crève cœur et de désarroi pour beaucoup car nous abandonnions tout ce que nous avions commencé et certains découverts ne savaient plus où aller.

Pour notre part, en milieu d'après-midi, à quelques uns nous nous trouvions entre Bendejun et Coaraze dans le moulin à huile du meunier du village, Félix GIORDAN. C'était un bel homme d'une trentaine d'années. Nous étions en train de discuter. Vers 17 heures des habitants sont venus en catastrophe nous indiquer que sur la route de Contes des colonnes d'allemands et de miliciens montaient en nous disant « partez vite ! ».

Nous avons quitté le moulin pour nous réfugier à Bendejun supérieur à mon domicile.

En fin de soirée, nous nous retrouvons à quatre, RODIER, VIDAL, moi et aussi BRIVES, la personne qui m'hébergeait. La situation n'était guère brillante. Les allemands étaient déjà à Levens. Ils approchaient de Bendejun, demain il seraient à Coaraze, demain le Ferrion serait complètement encerclé.

BRIVES me dit « *maintenant tu es brûlé à Bendejun, les gens t'ont vu avec le maquis, si tu restes là il va y avoir des rafles et on viendra t'arrêter, il faut que tu partes* ».

C'est ce que nous avons décidé de faire aussitôt qu'il ferait nuit. Nous allions essayer de passer avant l'encercllement total. Je devais rejoindre ma famille qui habitait sur la colline de Berre les Alpes mais en bas du village, au Pont de Bendejun, se trouvait déjà un détachement de la milice qui isolait le village.

Nous nous sommes efforcés de profiter de la nuit. Nous sommes passés dans le vallon sous le Pont où se trouvaient les miliciens. On les entendait parler et manipuler leurs armes en tirant quelques coups de temps à autre.

Heureusement BRIVES et moi connaissions bien la région, nous avons réussi à passer le vallon et à aborder la colline de Berre. Nous nous sommes arrêtés un moment dans un champ de châtaigniers, propriété de BRIVES, sur la colline de Berre. Nous étions très fatigués de nos marches des jours précédents et envisagions de dormir sur place.

BRIVES nous a dit « *ne faites pas ça la milice va vous surprendre dans votre sommeil* ». Alors nous avons continué à marcher et vers 3 ou 4 heures du matin du 9 Juin nous avons rejoint ma famille à Berre qui m'a hébergé ainsi que mes amis RODIER et VIDAL.

Cette nuit là nous avons sauvé notre vie.

Cette nuit fut celle de la dispersion des groupes par trois chemins différents. Certains maquisards sont remontés vers le Nord en longeant les pentes du Ferrion et après Duranus et St Jean la Rivière ont rejoint Beuil et Peira Cava. D'autres ont pris la direction opposée à la notre en passant par la vallée du Var vers Nice, tels CANESSA et les siens.

Ils ont réussi à passer à grand peine, d'autres en suivant à peu près le même chemin n'ont pas réussi à passer et ont été arrêtés.

8 JUIN 1944 FIN D'APRES-MIDI - L'ARRESTATION DE FELIX GIORDAN

Comme ci-dessus indiqué, j'avais quitté Félix GIORDAN à son moulin et j'ignorais les circonstances exactes de son arrestation.

Très récemment, le 11 Juin 1998, à l'occasion d'une cérémonie anniversaire à St Julien, grâce à Raymond BAILET, j'ai rencontré la sœur de Félix GIORDAN, Madame ASCANI née GIORDAN domiciliée Quartier la Pinea à Bendejun.

Celle-ci m'a fait la déclaration suivante : « *mon frère Félix était propriétaire du moulin à huile de Bendejun qui se trouvait entre Bendejun et Coaraze mais notre domicile n'était pas au moulin mais au quartier de la Pinea qui se trouvait à peu près à deux kilomètres de Bendejun. Mon frère Félix militait dans la résistance et cachait des armes. Il avait dû être dénoncé. En effet, en Février 1944, nous avons eu une perquisition en règle de la police. Ils avaient tout fouillé de fond en comble. Nous avions des revolvers cachés, ils ne les ont pas trouvés. A un moment j'ai eu peur ils allaient ouvrir un grand placard. Ils me disent qu'est-ce qu'il y a là dedans, je leur dis des provisions, des olives, des conserves. Ils n'ont pas ouvert. A l'étage en dessous ils avaient trouvé un vieux fusil de guerre mais je leur ai fait constater qu'il était sans manche hors d'usage alors ils ne nous pas amenés ce jour là.*

Le 6 Juin il y a eu le maquis du Ferrion et mon frère s'en est occupé. Mon frère Félix a été arrêté le 8 Juin en fin d'après-midi par les allemands et les miliciens. Il n'a pas été pris dans le moulin il s'était échappé. Ils sont venus directement l'arrêter chez nous au quartier de la Pinea. J'étais présente quand ils sont venus. Mon frère a certainement été dénoncé sinon ils ne seraient pas venus directement au domicile. Le dénonciateur a été le milicien de la carrière des Rousses. LAMBERT qui avait été assiégé dans sa maison par la résistance, c'était sa concubine, Jeanne BERGER, qui a réussi à fuir et à prévenir les allemands à Contes.

Après la guerre le milicien LAMBERT avait disparu, on n'a jamais su ce qu'il était devenu. Par contre sa concubine a été arrêtée et jugée à Marseille. J'avais témoigné contre elle, elle avait été condamnée je crois. »

Madame ASCANI a connu les divers habitants qui se sont occupés de la résistance à Bendejun, à savoir Monsieur BERMOND, l'ancien facteur devenu maire à la Libération et aussi SYLVAIN et CLOTAIRE de Bendejun supérieur que j'ai déjà nommés. Elle me précise « *depuis ils sont tous morts* ».

Je lui demande ce qu'est devenu l'ancien moulin à huile, Madame ASCANI me dit « *j'ai dû le vendre et ensuite il a été hors d'usage, il ne fonctionne plus mais j'en ai reconstruit un autre* ».

9 JUIN 1944 MATIN

RODIER, VIDAL et moi avons eu un sommeil réparateur à Berre. Ensuite vers 13 heures, après s'être restaurés, ils sont partis vers Nice et l'ont rejoint dans la soirée. Ils étaient vivants.

Le 9 Juin d'après ce qui m'a été raconté par les habitants de Bendejun et Coaraze les miliciens, mitraillette au poing, ont écumé les deux villages et ont fait des arrestations.

Le même jour les allemands arrivés la veille au soir avec les miliciens au pied du plateau ont bombardé au mortier le Ferrion et son sommet puis se sont lancés à l'assaut du plateau. Pendant ce temps d'autres troupes venues de Levens investissaient l'autre versant jusqu'à la chapelle du sommet. Il semble qu'au moment de l'assaut il y avait encore quelques résistants sur le Ferrion.

Voilà ce que je puis raconter sur les événements du Ferrion. Certains ont écrit que l'ordre de dispersion était du 7 juin, pour ma part je ne le pense pas en tout cas il est un point dont je suis absolument certain j'ai dormi deux nuits sur le plateau.

FIN JUIN 1944 - LA NOUVELLE DU MASSACRE DE ST JULIEN

A la fin Juin 1944, je me trouvais toujours avec ma famille à Berre les Alpes. Je restais en relations à Bendejun avec la famille BRIVES et à Nice avec le commandant PARENT par l'intermédiaire de RODIER.

C'est ainsi que vers la fin du mois de Juin, j'ai appris la terrible nouvelle du drame de St Julien du Verdon (Basses Alpes) 11 personnes dont 4 lycéens et un ancien lycéen, mon ami Jacques ADAM, avaient été fusillés dans le dos par les nazis le 11 Juin au petit matin.

Un cultivateur du village, Monsieur REYBAUD, les avait découverts allongés morts dans son champ. Il croyait même au début qu'ils dormaient. Le curé du village, l'Abbé ISNARD, aidé des habitants fit transporter les morts dans le nouveau cimetière, il recueillit les deux survivants moribonds dans une chapelle en haut du village. Ces deux survivants étaient Aimé MAGNAN et Jacques ADAM.

MAGNAN ne survécut que quelques heures. ADAM bien touché à la colonne vertébrale et condamné survécut 36 heures et dit quelques paroles à l'Abbé ISNARD. Celui-ci avait découvert aussi que l'un des jeunes avait les doigts brisés et avait donc été torturé.

Les victimes, après une toilette, avaient été photographiés avant d'être inhumés. La gendarmerie de Castellane avait transmis les photos à la gendarmerie de Nice. Un des gendarmes, Monsieur AUBE, avait hélas reconnu la photo de son fils. Ensuite, on avait pu identifier les autres.

Certaines des victimes avaient été extraites des nouvelles prisons de Nice, d'autres de la Villa Trianon siège de la gestapo et avaient été amenés par véhicule à St Julien du Verdon. On les avait abattu par représailles car peu de jours avant dans les combats avec les maquis des Alpes plusieurs soldats allemands et aussi des agents de Gestapo avaient été tués dans la région de Vergons près de St Julien du Verdon.

La gestapo avait par téléphone choisi des patriotes de Nice au lieu de ceux détenus à Digne car la route de Digne était alors coupée par les maquis. Cela montre le caractère aveugle des représailles et permet de dire *« si la route de Digne n'avait pas été coupée nos camarades de Nice seraient probablement encore vivants. »*

Les noms des martyrs sont maintenant bien connus, il s'agit de :

ADAM Jacques	23 ans	ancien lycéen
AUBE Cesaïre	17 ans	lycéen
CAMPAN Gilbert	16 ans	lycéen
GALLO Francis	17 ans	lycéen
DEMONCEAUX	18 ans	lycéen
GIORDAN Félix	30 ans	le meunier de Coaraze

Et aussi

Les 2 frères MAGNAN (Aimé 30 ans, Roger 21 ans)

CASIMIRI Léon	45 ans
BALDO Georges	48 ans
BANDINI Albin	26 ans, ce dernier récemment identifié.

Les allemands voulaient que les cadavres restent exposés en pleine nature pour l'exemple.

Quand ils sont repassés le soir ils ont failli brûler le village et fusiller l'Abbé ISNARD.

Les habitants ont sauvé leur vie uniquement car aucune arme n'a été trouvée mais l'ancien maire a été arrêté et déporté. Il n'est pas revenu.

L'Abbé ISNARD qui est un homme modeste a été ce jour là héroïque..... La France a mis longtemps à s'en apercevoir, c'est seulement en 1995, 51 ans après, que l'Abbé ISNARD devenu chanoine a été décoré de la légion d'honneur et encore suite à la ferme intervention de Raymond BAILET.

Il est vrai que certains combattants de la guerre 1914/1918 ont attendu encore plus longtemps pour être pareillement décorés..... PATRIA NON IMMÉMOR !

Voici résumée la triste histoire de St Julien du Verdon.

Si j'ai commis vis-à-vis des familles des erreurs dans la relation des faits qu'elles me soient pardonnées.

J'ajouterai cependant une réflexion « *lorsqu'un combattant est tué au combat les armes à la main certains diront c'est le sort des héros, d'autres c'est la loi de la guerre* ».

Mais les jeunes résistants eux n'avaient tué ni blessé personne, ils n'étaient pas les armes à la main et pourtant par représailles aveugles on les a exécutés froidement en leur tirant dans le dos et en les achevant d'une balle dans la tête.

On a ôté la vie à des jeunes lycéens âgés de 16 ans ou un peu plus sans égard pour leur extrême jeunesse, la majorité était alors de 21 ans. Le crime était injustifiable même par les pires lois de la guerre. Il était abominable.

Il est pénible d'imaginer que certains exécuteurs, leur forfait accompli, ont dû rentrer en Allemagne et là bas terminer paisiblement leurs vieux jours.

Ici aucune enquête pénale sérieuse n'a été menée sur les exécutions de St Julien. Aucun Tribunal n'a recherché ou condamné les auteurs du forfait.

Peut-être parce que les crimes nazis étant innombrables, il était impossible d'enquêter sur tous et aussi car les autorités allemandes d'après guerre n'ont pas fait preuve de beaucoup de diligences pour ouvrir leurs archives.

Actuellement le crime est prescrit. A St Julien du Verdon demeurera un crime de guerre impuni.

Le devoir de mémoire cela consiste à se rappeler les victimes mais aussi les bourreaux !

POLEMIQUES SUR LE DRAME DE ST JULIEN

Le drame de St Julien n'a pas été sans provoquer un certain nombre de polémiques et sans poser aussi certaines énigmes et questions.

Tout d'abord sur le plan polémique, une question se pose, pouvait-on éviter le massacre de St Julien du Verdon, fallait-il ou non donner l'ordre de rejoindre le maquis du Ferrion ?

Il faut savoir que certains responsables militaires ont exécuté l'ordre (MALHERBE, JACQUEMIN, ARTISAN, ANDRE) d'autres ont refusé de le faire (CHATEL). PARENT a exécuté l'ordre tout en le critiquant a posteriori. Ces deux groupes de militaires ne peuvent avoir évidemment la même interprétation.

Parmi ces chefs, certains ont redouté qu'on ne leur impute la responsabilité de la mort des jeunes même si l'ordre général d'insurrection venait de beaucoup plus haut.

Effectivement, en lisant certains récits on a l'impression qu'ils se résument par cette phrase « je ne suis pas responsable de la mort de ces justes.... ».

Il y a eu polémique, il suffit de se reporter au rapport PARENT du 30 Juin 1944 pour s'en convaincre. Celui-ci ne ménage pas deux de ses supérieurs hiérarchiques et indique que « l'ordre donné était inexécutable dans les AM » (sic) et parle même d'une « stupide équipée », ce qui n'est pas très respectueux des victimes.

Pour se faire une idée complète, il convient de lire toute ce qui a été publié sur le drame, par exemple les récits de ceux qui étaient sur place au Ferrion.

Je veux dire les adjoints de SAPIN dans le livre « *Méfiez-vous du Toréador* », les rapports successifs du commandant PARENT, le livre de GARCIN de l'armistice à la Libération et aussi les récits savants des historiens, celui du Professeur GIRARD dans « *La Résistance en Provence* », les FFI dans les Alpes Maritimes ou de Monsieur EHRMANN, ancien professeur des lycéens dans le livre « *Un Grand Lycée* » et enfin la synthèse publiée par le musée de la résistance « *Du Ferrion au Verdon* », document ayant recueilli divers témoignages d'anciens du Ferrion.

Il y a aussi le bulletin du lycée.

Un fait est patent sur le Ferrion, il n'y avait ni nourriture, ni armes mais on y avait envoyé une centaine d'hommes.

Un civil qui reconnaît volontiers ne pas être un spécialiste des affaires militaires fait la simple remarque, toute armée doit posséder un service d'intendance et un service du matériel. Si un parachutage doit arriver peut-être pour approvisionner un maquis ne vaut-il pas mieux d'abord envoyer une équipe de parachutage même renforcée et différer le départ des autres ?

Ensuite les hommes étant au maquis, est-il prudent de leur dire rentrez chez vous alors que la Gestapo et miliciens rôdent sur les routes du retour ?

On est tenté de dire « ce qui devait arriver ... hélas arriva... »

LES ENIGMES DU DRAME DE ST JULIEN

Il y a eu d'abord une première énigme : l'identité de l'un des fusillés quand a été édifié le premier monument en bord de route en 1945. Le onzième fusillé figurait gravé sur le monument sous l'initiale X. Pendant près de 50 ans il avait été impossible de l'identifier.

Ces dernières années un chercheur des Alpes Maritimes pouvant enfin consulter les archives allemandes a retrouvé le nom du onzième fusillé dans un procès-verbal allemand, il s'agissait d'Albin BANDINI.

Recherches faites ensuite, il s'est avéré que celui-ci était en 1944 chef des opérations du mouvement des Francs Tireurs Partisans Français (FTP) dans les Alpes Maritimes sous le pseudonyme de LIBAN, ce qui est un anagramme de son prénom.

BANDINI était originaire des Bouches du Rhône. Sa famille savait seulement qu'il avait disparu mais elle n'avait pas songé à le rechercher dans les Alpes Maritimes.

Cette énigme a donc été résolue.

Mais une autre demeure, celle des conditions d'arrestation du groupe des cinq lycéens où et comment ont-ils été arrêtés et par qui ? les troupes nazies ou les miliciens ?

Cette question les familles des jeunes se la posent mais nous aussi, les anciens lycéens, nous les camarades des victimes, nous les survivants du Ferrion et ce depuis 50 ans.

Pour ceux qui n'étaient pas lycéens, on sait approximativement comment les choses se sont passées.

De Georges BALDO on sait qu'il fut un ancien chef départemental maquis arrêté en Février.

En ce qui concerne Nonce CASIMIRI et les deux frères Aimé et Roger MAGNAN, on sait qu'ils furent arrêtés à Puget Théniers dans le cadre de la découverte par la gestapo d'un parachutage, l'arrestation ayant eu lieu le 3 Mai 1944. Ceux-ci furent internés aux nouvelles prisons de Nice pendant plus d'un mois.

Pour Félix GIORDAN de Coaraze, le récit de sa sœur éclaire les conditions de son arrestations.

Mais sur les cinq lycéens le mystère de leur arrestation demeure entier.

Le lecteur voudra bien excuser la trop longue analyse personnelle ci-après.

SUR LA QUESTION DU DEPART ET DU SEJOUR AU MAQUIS DES JEUNES

En ce qui concerne Jacques ADAM, après les arrestations de l'été 1943, il avait du comme moi et plusieurs d'entre nous se faire oublier et s'éloigner. Il avait repris du service auprès du MLN puis du CFLN du commandant PARENT autour de Janvier 1944 et avait de nouveau participé à plusieurs opérations de groupes francs avec explosifs.

Le 5 Juin au soir, il avait reçu du CFLN l'ordre de rejoindre le maquis du Ferrion.

Avant de monter, il avait fait le tour de ses anciens camarades encore libres. La veille de son départ il était allé voir Jean DELPIAS et lui avait dit « *je pars au maquis nous en avons reçu l'ordre, si tu veux venir avec moi je t'emmène* ». DELPIAS n'a pu y aller car gravement malade.

De même ADAM a vu Marcel BAROVERO et lui a tenu le même raisonnement. Celui-ci songeait à le rejoindre plus tard. Jacques est donc parti sans eux pour le Ferrion mais a pu être retardé par la tournée des camarades.

En ce qui concerne son arrivée, GARCIN qui était là haut déclare ne pas l'avoir vu. Pour ma part, j'ai été sur le Ferrion les 6, 7, 8 Juin, pendant cette période je ne l'ai pas vu. Je n'ai pas eu information de sa présence dans le voisinage.

J'ajoute que si je l'avais rencontré nous ne nous serions pas quittés, c'est-à-dire que soit nous serions tous les deux vivants, soit tous les deux morts.

Sur le plateau, il y avait une dizaine de jeunes connaissant Jacques. Ils ne l'ont pas vu non plus sauf peut-être CANESSA.

Jacques a donc dû arriver près du Ferrion tard, soit le 8 en fin d'après-midi ou le 9 Juin au moment où allemands et miliciens allaient donner l'assaut.

Je viens de prendre connaissance d'une lettre de PARENT à CONSTANT de 1952 fournie par le Musée de la Résistance. PARENT affirme qu'Henri RODIER les 7 et 9 Juin aurait sur place rencontré ADAM et lui aurait transmis l'ordre de PARENT de quitter le maquis, ce qu'ADAM aurait refusé de faire.

Une telle lettre sous entend que Jacques est mort pour avoir refusé d'exécuter un ordre.

Par respect pour la mémoire de Jacques, je ne puis laisser écrire une telle chose, tout d'abord Jacques, capitaine FFI, chevalier de la légion d'honneur (sur proposition de PARENT) n'était pas un indiscipliné. Quand la résistance lui donnait un ordre il l'exécutait.

Mais l'affirmation d'un ordre donné, le 7 et 9 Juin par RODIER à ADAM paraît hautement improbable.

Je rappelle à ce sujet que dans la nuit du 8 au 9 Juin RODIER m'a accompagné dans notre périple de Bendejun vers Berre (voir mon récit antérieur). Le 9 Juin matin RODIER était avec moi à Berre et le 9 au soir à Nice trop content d'être vivant ainsi que VIDAL.

En outre, RODIER mon condisciple ne m'a jamais dit avoir rencontré Jacques au Ferrion, il y a donc là une impossibilité.

Il ne saurait donc être question de faire retomber sur Jacques la responsabilité d'un refus d'obéissance.

En ce qui concerne les quatre autres lycéens, AUBE, GALLO, DEMONCEAUX, CAMPAN, nous disposons d'un témoignage précieux, celui de leur camarade Bernard AUDIBERT qui lui a participé à ce départ et parle donc d'un événement qu'il a vécu.

D'après les nombreux entretiens que j'ai eus avec le Docteur Bernard AUDIBERT qui est un intime et comme moi un rescapé de l'aventure du Ferrion, il résulte que celui-ci a rencontré les lycéens trois jours de suite.

Le 1^{er} Jour : devant le grand lycée à l'olivier en compagnie de son chef ARNALDI et de la sœur de l'un des jeunes. ARNALDI devait rester à Nice, AUDIBERT avait reçu l'ordre de

faire l'agent de liaison, il a donc accompagné les jeunes jusqu'en bas de Bendejun et il est rentré à Nice.

A noter qu'ADAM n'était pas avec eux sinon AUDIBERT l'aurait vu, au surplus les jeunes avaient un chef ARNALDI, pas besoin d'un deuxième et ADAM était nettement plus âgé, 23 ans au lieu de 16, 17, 18 ans, et n'était plus au lycée.

Le 2^{ème} Jour : il est remonté et a rencontré ses camarades au rendez-vous fixé toujours à Bendejun (cela n'a rien d'extraordinaire vu l'inaction sur le plateau plusieurs personnes ont fait la navette).

Le 3^{ème} Jour : il est retourné accompagné de Monsieur GALLO. Ce jour là l'ordre de dispersion était déjà donné et il a été convenu que les jeunes rejoindraient la propriété de Monsieur GALLO à l'Aire St Michel près de Nice. Ils ne sont hélas jamais arrivés.

En fonction de l'ordre de dispersion donné le 8 Juin après midi, les trois jours cités ci-dessus paraissent être les 7, 8 et 9 Juin.

Ces dates semblent compatibles avec une attaque allemande et une arrestation le 9 Juin.

SUR LE TRAJET RETOUR DES LYCEENS

La question qui se pose est double : par où sont retournés les lycéens et où ont-ils été arrêtés ?

Il est probable cette fois que Jacques ADAM était avec les jeunes dans le trajet retour (plusieurs personnes l'affirment).

Où les a-t-on aperçu, probablement d'abord à Château Neuf de Contes, Madame Livia SASSI le certifie PARENT également.

Pour ma part ayant été à Nice de Septembre 1944 à 1948, j'avais suivi de près tout ce qui se disait alors et j'ai souvenance d'une phrase qui avait été prononcée dès 1944 « *on les avait vus à Châteauneuf de Contes, là une vieille femme les avait aperçus et leur avait dit ne prenez pas ce chemin les allemands sont par là !* ».

Je n'ai plus souvenance de l'auteur de la déclaration de 1944 peut-être a-t-elle été faite le jour de l'inauguration du monument en Juin 1945.

Où les a-t-on vu encore, le précieux fascicule du musée de la résistance du Ferrion au Verdon a enregistré la déposition d'Auguste TEYSSEIRE qui pour retourner du Ferrion à Nice a emprunté le chemin suivant : le Ferrion, Levens, St Blaise Aspremont et qui indique « *après Aspremont au lieu dit Les Cabannes un habitant du quartier, Eugène GREC, nous a invité à quitter la route parce qu'à 200 mètres au delà les Feld gendarmes viennent d'arrêter 5 jeunes qui comme nous allaient à Nice* ».

Cette déposition est capitale.

En Novembre 1996, deux anciens membres du groupe ARNALDI, Francis CRISTELLI et AUDIBERT et moi avons voulu vérifier la vraisemblance et la concordance de ce témoignage.

Nous nous sommes donc rendus à Aspremont pour essayer de rencontrer Eugène GREC, témoin visuel affirmé de l'arrestation des 5 jeunes au Quartier des Cabannes.

Après avoir regardé les cartes, nous sommes allés sur place, à l'aller nous avons fait le trajet suivant : Nice Cimiez Rimiez, en grimpant nous sommes arrivés à l'aire St Michel puis en continuant au village d'Aspremont, village sur une éminence en arrivant à Aspremont existe une route conduisant à Levens dont un panneau indique 20 kilomètres mais il y a également un sentier de montagne pentu grimpant vers Tourettes Levens, la distance Aspremont, Tourettes, Levens étant alors bien moindre.

En venant de l'aire St Michel en direction de Levens à 2 ou 3 kilomètres avant Aspremont nous avons dépassé une propriété donnant sur la route bien visible et portant la pancarte « propriété Eugène GREC ».

A une cinquantaine de mètres en montant et en dépassant la propriété GREC se trouve le quartier Les Cabannes visé par la déposition.

Nous avons demandé Monsieur Eugène GREC, il était mort depuis plusieurs années mais il habitait bien là au moment des faits.

Les occupants actuels de la propriété nous ont permis d'entrer dans celle-ci. De la propriété GREC on domine la route Aire St Michel Aspremont de 4 ou 5 mètres et on pourrait voir nettement une troupe d'allemands descendant vers Nice Le Ray.

Rappelons que pendant l'occupation ceux-ci avaient un cantonnement au Ray et pouvaient y ramener des prisonniers. Par contre ils n'auraient rien eu à faire en montant vers Aspremont avec d'éventuels prisonniers.

Ainsi la déposition de TEYSSEIRE apparaît donc très plausible.

N'oublions pas non plus la déposition de Bernard AUDIBERT indiquant que ses camarades étaient attendus à la propriété GALLO à l'Aire St Michel.

A la lumière des éléments ci-dessus, on peut émettre l'idée que nos malheureux camarades aient au retour pris le chemin suivant : le Ferrion, Châteauneuf de Contes, Tourette, Levens, Aspremont, Quartier les Cabannes, lieu de leur arrestation avec le projet de rejoindre l'Aire St Michel.

Certains groupes de résistance pour se rendre au Ferrion à l'aller ont pris le chemin exactement inverse.

Par contre, un retour par la vallée du Paillon pour aboutir à St André paraît pu vraisemblable, St André étant un trajet nettement plus long pour aller à l'Aire St Michel.

Notons dans la déposition TEYSSEIRE l'arrestation de 5 jeunes qui cadre avec ADAM et les 4 lycéens, la date d'arrestation la plus probable étant le 9 Juin dans la journée ou soirée.

En effet, après tortures et détention aux nouvelles prisons, ils sont « embarqués » dans la nuit du 10 au 11 Juin pour leur dernier voyage vers Grasse et St Julien.

SUR LA QUESTION DE L'EVENTUALITE D'UNE TRAHISON

Je connaissais intimement Jacques ADAM, ce n'était certainement pas un homme à se rendre sans combattre, à moins d'avoir été surpris ou trahi.

Il a pu tout d'abord être surpris avec ses camarades dans leur sommeil.

Pour ma part, le 8 Juin 1944 dans la nuit après avoir rompu l'encerclement et gagné Berre à marches forcées, épuisé j'ai failli succomber au sommeil car j'avais beaucoup marché dans la journée. Cela peut être arrivé à d'autres.

Mais on peut aussi se poser la question d'une éventuelle trahison. Les drames de la résistance pendant 4 années ont été nombreux et la plupart des résistants ont été arrêtés à la suite d'une dénonciation ou d'une trahison.

Pourquoi ne pas se poser la question pour les lycéens.

Mon ami Jacques a survécu 36 heures, qu'a-t-il dit à l'Abbé ISNARD ? comme il était moribond il ne paraît pas avoir fait une très longue déclaration.

Nous disposons à ce sujet le fascicule du musée de la résistance « Du Ferrion au Verdon », fascicule qui relate la déposition de l'Abbé ISNARD qui s'exprime ainsi :

« 9 d'entre eux étaient morts au milieu du terrain, deux autres plus éloignés auprès des taillis étaient encore vivants, nous les avons secourus et l'un d'entre eux (Jacques ADAM) a dit quelques paroles : nous venons de Nice, nous avons été trahis, on nous a dit que nous étions libres, j'ai fait le mort. L'Abbé ISNARD ajoute c'est peut être pour cette raison qu'ils n'ont pas reçu le coup de grâce comme les autres qui portaient tous une blessure à la tête. »

Cette déposition de l'Abbé est identique à celle recueillie par Raymond BAILET en 1944. Tenons nous donc strictement à cette déposition. Jacques parle de trahison, une personne qui va mourir ne ment pas.

Ajoutons que peu de temps après ces tragiques événements, en Juillet 1994 je crois, l'Abbé ISNARD a rédigé un poème à la mémoire des onze jeunes fusillés qu'il appelle aussi « onze garçons fauchés ».

Le poème commence ainsi : « ils étaient onze, judas avait trahi » et finit par « ils étaient onze et l'homme avait trahi ».

L'Abbé ISNARD a employé le mot trahi parce que Jacques l'avait prononcé auparavant.

En outre, sur un plan général on ne peut exclure totalement l'hypothèse qu'un prêtre soit dépositaire d'un lourd secret recueilli en confession.

La famille ADAM est encore plus explicite.

J'ai recueilli récemment de l'ancienne fiancée de Jacques ADAM, Livia SASSI actuellement épouse TRUCCHI, femme d'officier, la déclaration verbale suivante :

« Jacques avait laissé chez moi une lettre disant je pars au maquis – il était parti pour le Ferrion avec un certain MAESTRI ».

Madame ADAM (mère) qui avait vu ce dernier quelques jours auparavant s'était inquiétée de son allure et de son chapeau mou et avait dit à Jacques « je n'ai vraiment pas confiance dans ce bonhomme, fais attention ! ».

Madame SASSI évoque l'idée que Jacques a été trahi et ajoute *« Jacques en quittant le maquis était rentré à Châteauneuf de Contes dans une campagne d'un de mes parents, il y avait avec lui à ce moment là MAESTRI et les lycéens. Ils étaient allés manger des cerises et prendre quelques provisions. Très peu de jours après quand Jacques et les lycéens ont été pris MAESTRI n'était plus avec eux.. »*

Plus tard nous avons appris que le frère de MAESTRI ou son cousin appartenait à la milice. Il est probable que MAESTRI a joué un rôle dans l'arrestation de Jacques ». Cet élément n'est pas unique.

Grâce au musée de la résistance, j'ai pris connaissance d'une lettre rapport du commandant PARENT à Jean CONSTANT du 8 Novembre 1952. Ce document que j'ignorais jusqu'ici, malgré certaines inexactitudes, relate que Jacques ADAM essaie de rejoindre le maquis accompagné d'un certain MAESTRI et ajoute qu'il y avait à Drap un groupe de miliciens dans lequel se trouvait un parent de MAESTRI.

On peut donc s'interroger sur le rôle de MAESTRI et de son parent milicien. Il ne doit pas être impossible de rechercher si les listes de la milice comportaient un certain MAESTRI.

Cette idée de trahison avait aussi effleuré l'esprit des jeunes lycéens du groupe Joseph ARNALDI. Plusieurs des survivants du groupe avaient après la libération émis l'idée d'une dénonciation par un autre milicien nommé Jean SCOFFIER. Là aussi une recherche de liste pourrait être faite.

En résumé, un milicien a-t-il livré les jeunes à une troupe de miliciens ?

Seule la consultation complète des archives allemandes pourrait peut être permettre de répondre à cette question.

J'ai parlé des survivants du groupe ARNALDI, ce n'est pas à moi d'écrire leur histoire, je ne connaissais que le frère aîné de l'un d'entre eux (CAMPAN Guy).

Qu'il me soit permis cependant de citer le nom de ces survivants, les benjamins de la résistance pour lesquels selon l'expression « la valeur n'attendit pas le nombre des années », il s'agit de :

- | | |
|------------------------|--------------------|
| - Raymond BAILET | - Bernard AUDIBERT |
| - Francis CRISTELLI | - Georges HADACEK |
| - René GILLI | - Robert SIROTTI |
| - Jean-Paul EMMANUELLI | - STEVE |
| - Maurice DUSOULLIER | - René ORSINI. |

L'INTERPRETATION D'UN DOCUMENT

En Juin 1941, un chercheur marseillais, Monsieur Alexandre GILLY a pu prendre connaissance de certaines archives allemandes et il a transmis le résultat de ses recherches à notre ami Jean GARCIN dans une lettre.

A cette époque GARCIN demeurait à Digne et vivait encore.

Cette lettre comprend trois parties à savoir :

1^{ère} Partie – L'origine des documents :

Il est précisé qu'il s'agit des archives allemandes du SIPO-SD de la région de Marseille. Ces archives contiennent 31 dossiers concernant « le commando de Marseille » notamment celui sur St Julien du Verdon.

Il est ajouté un PS précisant que la SIPO-SD de Marseille étendait son pouvoir sur 7 départements.

Ce passage qui comporte certains mots techniques nécessite quelques explications.

La police nazie comportait deux branches : l'ORPO ou ORDNUNG POLIZEI, police d'ordre s'occupant des affaires de droit commun et la SIPO ou SICHERHEIT POLIZEI ou police de sécurité qui est la police politique contre les ennemis du régime nazi.

La SIPO comportait un certain nombre de sections dont la plus redoutée était la Gestapo, GEHEIM STAAT POLIZEI police secrète d'état.

Le terme SD signifie SICHERHEITSDIENST, c'est-à-dire service de sécurité.

Les archives consultées sont donc celles de la police de sécurité, service de sécurité de Marseille, en un mot de la gestapo de Marseille.

Il est précisé en outre que ce service a compétence sur 7 départements : Bouches du Rhône, Var, Alpes Maritimes, Basses Alpes, Gard, Vaucluse, Hautes Alpes.

La gestapo, indépendamment de ses « services réguliers » avait coutume pour exécuter ses basses œuvres, celles les plus criminelles, de constituer des commandos spéciaux composés de manière mixte, d'agents de la gestapo, de militaires et hélas parfois aussi de traîtres Français (miliciens ou PPF).

Les archives consultées concernent le commando de Marseille. Il s'agit donc d'un groupe de gestapistes de Marseille.

La 2^{ème} partie est une copie des archives allemandes sur St Julien contenant cinq rubriques.

- A : Date des faits 10 Juin 1944
- B : Lieu des faits St Julien du Verdon
- C : Nom des suspects (auteurs présumés de la fusillade)
- D : Nom des victimes
- E : Circonstances – causes mortelles –

Ces rubriques appellent les réflexions ci-après.

Rubrique A : la date mentionnée est du 10 Juin 1944 et non du 11 Juin. Cela signifie probablement que le début de l'opération ennemie est du 10 Juin, c'est-à-dire que nos malheureux camarades ont été extraits de la prison de Nice avant le 11 Juin, 0 heure, pour être transférés dans un camion militaire.

Il ne faut pas oublier que le convoi est passé par Grasse où les nazis ont exécuté deux résistants et qu'ensuite le convoi a pris le chemin de St Julien où il est arrivé très tôt le 11 Juin.

Rubrique D : elle contient les 11 noms de nos camarades. Cette rubrique a permis de déterminer que la 11^{ème} victime était Monsieur BANDINI.

Rubrique C : nom des suspects c'est-à-dire des chefs présumés de la fusillade. Cette rubrique ne donne que trois noms et ensuite mentionne et cetera.....

Les trois noms dont l'un doit être un prénom sont :

ENGELFRIED
Alfred SCHNEIDER
Théodor SCHORER

La rubrique curieusement mentionne pour ces trois personnes qu'ils sont introuvables ou morts ou disparus. De cette manière on sera sûr de n'arrêter personne. Quant au terme « etc », il aurait été souhaitable de savoir quelles étaient les personnes se cachant derrière ce terme, ce qui aurait permis de faire des recoupements avec d'autres gestapistes de Marseille ou de Nice.

Rubrique E : causes mortelles.

Elle est rédigée ainsi : « les victimes ont appartenu à un groupe de jeunes qui ont voulu rejoindre les forces armées de la résistance. Elles furent arrêtées au cours de leur action, ils

ont été amenés par camion sous la garde des membres du KDS Marseille à St Julien du Verdon. Arrivés à un croisement routier, on les a prié de descendre et après leur avoir déclaré qu'ils étaient libérés ils ont été exécutés par les armes ».

Là encore deux réflexions.

KDS de Marseille signifie commandement régional de la SIPO-SD de Marseille.

Les allemands ayant gardé nos camarades sont donc des hommes de la police de sûreté de Marseille très probablement des membres de la gestapo du commando de Marseille.

Il faut d'ailleurs préciser qu'à partir de 1942 au moins d'après les règles nazies c'était à la gestapo qu'il appartenait de désigner les otages à exécuter. C'est donc la gestapo de Marseille (4^{ème} section de la SIPO-SD) qui a désigné les 11 otages, cela d'ailleurs en contradiction formelle avec l'article 50 de la convention de la Haye qui interdit de prendre des otages.

Il y a donc bien eu crime de guerre.

Le récit ci-dessus précise qu'on a dit aux victimes « qu'elles étaient libres » avant de les exécuter. Le récit de Jacques ADAM transmis par l'Abbé ISNARD se trouve donc confirmé.

La 3^{ème} Partie porte la rubrique « suite de mes recherches » précise : « de jeunes lycéens de la région de Nice ont rejoint les maquisards du maquis du Ferrion (chaîne de près de Bendejun). Les maquisards furent arrêtés le 9 Juin 1944 par la milice française et remis aux allemands. »

Ces recherches dont j'ai eu connaissance récemment vérifient deux points que j'ai soutenu plus haut :

- la date d'arrestation
- l'intervention de la milice.

Merci Monsieur GILLY d'avoir fait progresser la solution des énigmes.

AVRIL/MAI 1944 - LES PARACHUTAGES DANS LA VALLEE DU PAILLON

J'ai longuement parlé du maquis du Ferrion pour y avoir participé. L'objectivité m'oblige à dire que nous n'étions pas seuls à résister dans la vallée du Paillon.

Il est impossible de parler de résistance dans cette vallée sans évoquer l'activité du groupe SURCOUF que nous avons d'ailleurs rencontré sur le Ferrion.

Ce groupe était dirigé par la légendaire Emilie dont le nom était Aimée JOTEE LATOUCHE.

Emilie dirigeait deux groupes ou sections, d'une part un groupe de policiers à Nice, ce groupe dont le chef direct était Paul REYSER se réunissait dans un restaurant Boulevard Raimbaldi « Chez Marc » (Antoine LUCCHINI).

D'autre part une section de parachutage dite section de Borgheas de Peillon qui regroupait des habitants principalement de Borgheas mais aussi d'autres villages voisins (Contes, La Trinité Victor, la pointe de Contes, la pointe de Cantaron, Drap, Peillon et même Bendejun où j'ai rencontré BREMOND ravitailleur de maquis qui avait comme nom de guerre BEAUCHAMP).

La section de Borgheas était dirigé par MARCHESI Armand, responsable parachutage de la vallée du Paillon, originaire de Drap, assisté de son frère MARCHESI Auguste, âgé de 22 ans au moment des faits. Ce dernier était donc un jeune du CFLN.

A la section de Borgheas appartenaient MORINI Victor, MORINI Alfred, bûcherons mais aussi CAVALLI Alfred, CARBONI René, VIAL Laurent, ELLENA Henri, VIAL Laurent, GIOAN Joseph cultivateur né à Borgheas de Peillon.

Cette équipe de natifs de la région connaissait admirablement celle-ci et pouvait rendre d'immenses services pour un éventuel parachutage.

Dans ce dernier cas l'équipe de Borgheas était renforcée par une équipe venue de Nice composée de BLANGERO Joseph, GIOGI Jacques, CASCULI Marius, CASCULI Raymond, CRESPI Maxim, TABARAUD Louis, RADICCHI Roger, ROUSTAN André. J'oublie en outre certains policiers.

Il faut dire qu'avant le débarquement, dans les Alpes Maritimes, il était difficile d'obtenir un parachutage, les alliés et l'état major d'Alger étaient très réticents à armer la résistance craignant un mauvais usage des armes après la libération ou une saisie du parachutage par les nazis (chose fréquente).

Aussi les alliés pratiquaient ces parachutages de manière sélective, certains mouvements taient mieux servis que d'autres et parmi ceux qui furent livrés figure l'ORA, organisation de résistance de l'armée composée d'officiers.

De ce fait, Emilie travaillait à la fois avec l'ORA et le CFLN.

Le groupe SURCOUF, section de Borgheas, courant Avril avait obtenu justement un parachutage effectué au camp Luceram au dessus de Drap. Les armes avaient été descendues du terrain par le groupe du maquis et cachées dans le tunnel d'un canal à Borgheas. Le surveillant en avait été GIOAN Joseph mais hélas une nouvelle fois une dénonciation avait fait tourner l'affaire au drame.

Les participants avait été trop nombreux et trop loquaces et un brigadier, un sieur appartenant au groupe POLICE ayant participé à l'opération de réception avait donné ses camarades et la police de Vichy (GMR) et les allemands étaient intervenus.

Une descente de police avait été effectuée au restaurant, lieu de rendez-vous des membres du groupe à Nice et la gestapo était montée à BORGHEAS et avait saisi tout le matériel parachuté.

Une quinzaine de résistants du groupe SURCOUF avaient été arrêtés le 2 mai 1944 dont Emilie. Heureusement la plupart des résistants de la Vallée du Paillon avait été prévenus à temps et avaient pris le maquis le 2 et 3 Mai, dans la région de Peille. L'insurrection armée dans la Vallée du Paillon en avait été retardée faute d'armes.

Plusieurs policiers du groupe arrêtés avaient été déportés notamment Calvia sans oublier Mendioudou déporté à Dachau tandis que son épouse était déportée à Ravensbrück. Emilie elle-même à la suite d'une tentative de suicide avait été transférée à l'Hôpital PASTEUR et elle avait pu être délivrée à la mi juillet 1944 se sauvant ainsi d'une mort certaine.

Quant au brigadier dénonciateur, en judas, il avait perçu les trente deniers de sa forfaiture, à savoir 100 000 Frs, somme énorme à l'époque.

J'ai rencontré Emilie à la libération. Ensuite nous avons siégé ensemble à la commission des vêtements du CFLN et nous avons confronté nos souvenirs sur la Vallée du Paillon, le Ferrion et Camp Luceram étant somme toute deux opérations jumelles.

JUILLET 1944 - MON SEJOUR A BERRE LES ALPES

A Berre la vie familiale se continue dans l'inconfort puisque nous vivons à cinq dans une seule pièce. L'attente de la libération de la France est longue.

Mon père, comme ancien officier, a gardé son ancien attrait pour les cartes d'état major et il a de nouveau fixé au mur une carte de l'Ouest de la France et notamment de la Normandie où des épingles dessinent le contour de la tête de Pont allié. Je revois encore la presqu'île du Cotentin.

Malheureusement, à cause du bocage et des chemins creux, les alliés n'avancent pas puis un jour il y a eu une percée et une avancée de blindés du côté de Carentan et c'est de nouveau l'espoir pour nous.

Quant à moi au début Juillet je suis encore sous le choc de l'affreuse nouvelle des fusillés de St Julien du Verdon. Je suis toujours obsédé par l'idée que cela a bien failli m'arriver aussi. Au fur et à mesure que les jours passent, j'éprouve un sentiment de révolte et un désir impérieux de vengeance de nos morts.

Je suis impatient de reprendre mon activité mais ma famille résidant à Berre et redoutant pour ma vie, il m'est impossible de faire venir des résistants chez moi. Je garde donc le contact avec la famille Brives à Bendejun.

Le hasard fait parfois bien les choses. En cheminant dans la forêt de Berre, je gagne une clairière où à la jumelle je puis apercevoir l'arrière de la maison BRIVES au quartier supérieur. Nous avons convenu d'un signal avec la famille BRIVES. S'il y a un tapis pendu à la fenêtre ou un drap cela signifie que la voie est libre et qu'il n'y a ni allemands, ni miliciens dans les parages et que je puis venir. Si la fenêtre est vide il y a danger. L'histoire est authentique.

A Bendejun, RODIER vient me voir épisodiquement, il a gardé le contact avec PARENT. Lui aussi est très frappé par les morts de St Julien. En Juillet, PARENT vient me visiter en me disant c'est pour bientôt. Il me remet, suprême joie pour moi, le brassard maquis bleu et rouge avec au milieu la croix de lorraine dans un losange blanc.

Je dis à PARENT « *vous savez commandant j'ai tout sacrifié pour participer aux combats de la libération, aussi je vous demande à tout prix de me faire prévenir quelques jours avant l'insurrection de Nice pour me permettre de reprendre le combat à la tête de mes anciens groupes versés au CFLN dont plusieurs sont encore intacts.* »

« *C'est entendu* » me répond PARENT.

Nous sentions bien l'insurrection proche. En effet, journellement l'aviation alliée bombarde ponts fortifiés et voies de chemins de fer. Nous avons même envisagé que je descende à Nice immédiatement mais nous convenons que le danger est trop grand. Je suis toujours un contumax recherché par plusieurs polices et là bas les allemands et leurs complices se comportent comme de véritables bêtes sauvages. Il y a de nombreux massacres et pour s'y rendre il faut traverser les barrages allemands surtout à Drap.

Alors je vais continuer à attendre. Au revoir commandant, à bientôt à Nice.

JUILLET 1944 - L'INCURSION ALLEMANDE A BERRE

En ce mois de Juillet 1944, aucun village de la Vallée du Paillon n'est en sécurité. Au tournant des routes on a toujours peur de voir apparaître les tractions noires de la gestapo ou les camions allemands.

Autour du 14 Juillet, j'apprends au village que les allemands ont arrêté une quinzaine de personnes à Contes. Or, aussitôt après le village de Contes, il y a Bendejun et au dessus de Contes il y a Berre là où je me trouvais, ce n'est pas rassurant.

Un jour de Juillet la famille aperçoit plusieurs camions allemands qui gravissent la route de Berre.

Avant qu'ils n'atteignent le sommet, je me précipite hors de la maison en me courbant comme pour ramasser des branches afin de ne pas être aperçu.

Bien m'en a pris car les allemands venaient faire une rafle dans le village. Ils ont posté des gens dans les rues. Juste devant notre maison il y avait un militaire armé faisant les cent pas pour empêcher les gens de sortir. Ensuite, ils ont fait des perquisitions et contrôles d'identité dans les maisons.

Par contre, la forêt de Berre était assez vaste pour me protéger.

J'ajoute que depuis le « traumatisme du Ferrion » j'avais de nouveau les réactions d'une bête traquée et je ne me sentais plus en sécurité nulle part. Je regardais toujours derrière moi s'il y avait quelqu'un me suivant.

Je n'arrivais plus à dormir la nuit. Je possédais certes une arme sur moi pour me défendre mais cela pouvait –il être efficace en face d'une patrouille ou d'une troupe organisée.

Je pensais « pourvu que les alliés arrivent cet été sinon nous serons tous morts ».

Ce jour, les allemands, après visite du village, sont repartis. Le soir j'ai repris la place à la table familiale mais il n'y avait plus grand chose à manger mais c'était tout de même un jour de gagné.

LA VISION DE LA LIBERATION

Je me suis abstenu jusqu'ici de toute grandiloquence. Je désirerais néanmoins dire quelques mots sur les sentiments qui nous animaient.

Il n'y a pas de noble action sans de grandes idées. Si des milliers de résistants ont sacrifié leur vie, leur liberté, leur santé, leur famille, leurs biens alors que rien ne les y contraignait, si pendant quatre ans ils ont connu la pauvreté et la hantise du lendemain, s'ils ont affronté le peloton d'exécution, la torture, la déportation, la prison, si au sortir de la détention ou après évasion ils ont repris la lutte clandestine, c'est parce qu'ils étaient des visionnaires et ce qu'ils voyaient dans leur rêve c'était la libération du pays.

La France libérée des nazis était pour eux une nouvelle terre promise remplie elle aussi « de lait et de miel », une terre parée de toutes les qualités.

J'étais l'un de ces visionnaires et rien d'autre alors ne comptait pour moi.

Une grande espérance nous animait aussi, nous pensions :

- un jour viendra où nous libérerons le pays
- un jour où les alliés débarqueront
- un jour où nous résistants prendrons en mains les destinées du pays.

L'espoir commençait à se réaliser, le débarquement en Normandie avait été un jour mémorable, un jour dont on se souvient toute une vie.

15 AOÛT 1944 – LE DEBARQUEMENT EN PROVENCE

Y aurait-il aussi un débarquement dans le sud de la France, nous finissions par en douter.

Il y avait pourtant des signes annonciateurs, la destruction de tous les ponts sur le Var dans la première quinzaine d'Août et aussi les multiples bombardements du Viaduc d'Anthéor dont plusieurs arches avaient sauté coupant la voie ferrée côtière et puis un jour c'est arrivé avec le message principal de la BBC : « Nancy à la torticolis ».

Chacun a gardé de ce grand jour un souvenir différent, voici le mien.

Berre les Alpes est situé sur une éminence à 500 mètres d'altitude environ, tout en bas dans la vallée coule le Paillon de Contes rarement abondant. De la colline de Berre, par temps clair, on voit et on entend loin.

Le 15 Août, tôt le matin, nous avons été réveillés par des bruits sourds, des grondements répercutés par les montagnes, en regardant en direction de la mer vers la droite dans le lointain se trouvait un très gros nuage gris blanc qui avait tendance à remonter vers la vallée.

Les bruits sans orage se continuant, nous avons pensé « *tiens ils doivent bombarder Nice ou Cannes avec violence* ».

Vers midi, nous avons su que les troupes américaines et françaises avaient débarqué entre Cannes et St Tropez et que le débarquement avait réussi. Les jours suivants, l'armée d'invasion était parvenue à s'enfoncer profondément dans les terres autour de Draguignan et à se déployer en éventail en poussant deux pointes, l'une vers Toulon Marseille, l'autre vers Nice.

J'avais assisté de loin à un événement historique. Pour nous c'était la délivrance pour très bientôt.

Il est des moments où l'histoire s'accélère.

Le 23 Août, Mandelieu et Grasse étaient libérées, le 24 Août c'était au tour de Cannes, le Cannet, Vallauris, Antibes, le 26 Août au tour de Carros et Villeneuve Loubet, le 27 Août les Américains atteignaient toute la rive droite du Var et libéraient Cagnes, Vence, la Colles/Loup, Gattières et St Laurent du Var.

Il leur suffisait maintenant de traverser le Var (rivière) pour arriver dans les faubourgs de Nice donc de quelques kilomètres à peine.

Les historiens ont écrit qu'ils n'envisageaient pas de le faire et comptaient pour un certain temps s'arrêter là à l'ancienne frontière du comte de Nice : Le Var.

L'action des maquis dans le haut pays et de la résistance les a fortement poussé à continuer.

Depuis le 15 Août, les vallées du Var et de la Tinée sont en état d'insurrection, le 16 Août Levens a été occupé par le maquis puis abandonné. De violents combats se sont déroulés depuis dans les villages environnants. Le 27 Août grâce à l'appui des Américains, la forte garnison allemande a capitulé. En outre, plusieurs ponts dans le haut pays ont sauté. La route du Var est coupée pour une éventuelle retraite allemande, il ne reste à l'ennemi que deux routes de départ, celle des Paillons vers l'Escarène et Sospel et la route côtière.

La route du Paillon est elle-même menacée. Les troupes allemandes redoutent par dessus tout les terroristes, elles englobent sous ce terme aussi bien les maquis que les groupes d'action et de sabotage des villes.

L'ennemi craint que les terroristes ne lui coupent les voies de départ. En outre, il considère Nice comme infestée de terroristes et craint des combats de rue avec ceux-ci.

Aussi, le 27 Août l'ennemi se prépare à partir, faut-il le laisser s'en aller sans combattre. La résistance répondra non.

L'occupation a été une tâche, une souillure qu'il faut éliminer. La libération nationale est pour les résistants le couronnement et l'achèvement de leur œuvre. Elle revêt pour nous une importance capitale donc il faut combattre.

Notre chef, le général de Gaulle a exprimé cette idée beaucoup mieux que moi en proclamant la libération nationale est indissoluble de l'insurrection nationale.

LES FORMATIONS DU CFLN

Il est d'usage avant un combat d'analyser les forces en présence. Je ne parlerai que de ma formation, les corps francs de libération nationale ou CFLN.

Ils étaient composés des groupes militaires ou d'action issus des anciens mouvements unis de la résistance, à savoir COMBAT, LIBERATION, FRANC TIREUR, cela dans la zone sud de la France.

En Juillet 1944, je ne suis plus qu'un simple militant de la résistance recherché par plusieurs polices et réfugié dans un village, je n'ai donc pas la prétention de connaître tous les groupes du CFLN mais je puis en citer un certain nombre rencontrés au hasard de mes pérégrinations sans oublier les groupes de jeunes, sujets de mon récit.

Parmi les groupes d'adultes, je citerai :

Le groupe LEON	Chef Léon FARAUT
SURCOUF	Chef Mme JOTEE-LATOUCHE (Emilie)
FRANCE ou COMBAT	Chef Raymond BECKER
NORD ou PAUL	Chef Paul CAVENAGO
JOSEPH LE FOU	Chef Joseph MANZONE
GABY	Chef GUIGUES
MARTINI (Police)	Chef MORAND
GEROME	Chef GASTAUD
TAMY	Chef VACHER
EUZIERE	
GRAND FOND	
PASCAL	
REPUBLIQUE	Chef BEISSO
CDT JO	Chef DE CASTELLO
VERAN	Chef VEROLA
CDT RO	Chef RUTTENBERG
AMER	Chef GASTAUD
MONESTIER	

OSIRIS	:	Chef GONTHIER
LENOIR (Police)	:	Chef VERDY

GROUPES EXTERIEURS

« CANNES	:	Chef Stephan VAHANIAN
« GRASSE	:	Chef BENDER
ST MARTIN - VESUBIE	:	Chef SOLA

Mais il convient de ne pas oublier les groupes de jeunes :

<u>GROUPE AUER</u>	:	Chefs ISSAURAT & ALEXANDER
ALBATROS	:	Chef CANESSA
ALCYON	:	Chef Mme REBOUL
GROUPE JOJO	:	Chef Joseph ARNALDI

FORMATION 14 JUILLET : Chefs AUGIER & GUNSBERG

GROUPE CIANI
GROUPE CARTOTTO
GROUPE GUERRINI

Bien entendu l'énumération n'est pas limitative et certains groupes ont travaillé avec plusieurs mouvements.

Je me bornerai à quelques courtes remarques. Le groupe Léon FARAUT sur le plan effectifs représentait les gros bataillons. Sur le Ferrion j'ai rencontré des membres de ce groupe.

Le groupe SURCOUF dirigé par Emilie dont j'ai déjà parlé collaborait avec le CFLN et l'organisation de résistance de l'armée.

Raymond BECKER un colosse chef de France au Combat était l'homme des parachutages du Plateau de la Dina. Après la libération, Raymond avait ouvert un bar 19 Boulevard Mac Mahon qui était l'une des permanences du mouvement de libération nationale où je me rendais souvent pour échanger nos souvenirs communs.

Bien plus tard, Raymond, d'esprit combattant, était reparti pour Draguignan ville de garnison.

Certaines des formations du CFLN sont devenues célèbres, tel le groupe Joseph LE FOU qui travaillait avec le réseau BUCKMASTER et qui a aussi combattu sur le front des Alpes en liaison avec les partisans italiens.

Mais ce n'est pas à moi d'écrire l'histoire des adultes du CFLN.

En 1944, je ne résidais pas à Nice, j'ai donc scrupule à raconter des actions auxquelles je n'ai pas participé. Je ne mentionnerai donc pour mémoire qu'une seule action où les jeunes du CFLN se sont distingués, celle du « SECOURS NATIONAL ».

Cet organisme avait un dépôt central à Nice. Une quarantaine de jeunes se sont rendus à ce dépôt, ils ont maîtrisé le personnel et chargé plusieurs camions de nourriture et de ravitaillement qui ont pu emprunter la Vallée du Var et ravitailler les maquis de cette vallée. L'opération a dû se situer en Janvier 1944.

La longue liste des formations énumérées ci-dessus permettrait d'évaluer à plusieurs centaines les combattants du CFLN disponibles mais le jour de la libération de Nice les intervenants ont été moins nombreux.

28 AOÛT 1944 - LA LIBERATION DE NICE ET LES CFLN

Sur le plan général les historiens ont établi un récit complet de la libération de Nice qui peut se résumer ainsi : le 27 Août un comité d'entente FFI-FTP a décidé le début de l'insurrection niçoise pour le lendemain 6 heures du matin.

Le 28 Août, à l'heure prévue, les hostilités ont commencé, les premiers résistants combattants étaient de l'ordre de 300 contre des troupes allemandes très supérieures en effectifs et en matériel.

Dans le courant de la journée les résistants ont été renforcés par la population, il y a eu ce qu'on appelle la bataille des carrefours, elle a consisté à conquérir les blockhaus allemands au carrefour des rues, tel celui du passage à niveau ou de l'avenue de la Victoire, avenue thiers.

Ceux-ci sont tombés dans la journée, le soir les allemands qui occupaient des positions fortifiées au Château à Gairaut et au Ray ont abandonné la ville en partant par les routes côtières, telle la route de Villefranche.

Nice s'est libérée seule. Si l'on peut dire DAVID a battu GOLIATH. Les américains stationnant sur les rives du Var sont arrivés seulement le 30 Août.

Il est normal que je parle du rôle de mon mouvement les CFLN dans la libération de Nice.

J'ai recueilli des récits immédiatement après les combats lorsque j'ai rejoint mes camarades à la Caserne FILLEY. Le 28 Août il y a eu une sorte d'implantation géographique des groupes du CFLN.

Un groupe sous les ordres directs du commandant PARENT a occupé la Caserne FILLEY. Cette caserne comportait pour partie des bureaux de la subdivision militaire dans le voisinage de la Place Garibaldi et pour partie à l'arrière la cour de la caserne regardant vers le Château.

Les résistants du groupe PARENT n'ont pas eu la tâche la plus facile. La caserne vu sa situation était sous le feu direct de l'artillerie allemande du Château et elle a été sérieusement bombardée.

En outre, il apparaît que PARENT n'a pas été prévenu ou a été prévenu tardivement de l'action. De ce fait, alors qu'il devait disposer d'un effectif théorique de 150 combattants dans les premières heures, il n'a eu qu'une soixantaine d'hommes médiocrement armés.

Une attaque allemande sur la caserne FILLEY aurait pu aboutir à un massacre mais finalement la caserne n'a pas été prise par l'ennemi mais Place Garibaldi tout près il y a eu deux morts qui étaient sortis de la protection des arcades de la place.

L'autre groupe des CFLN, celui du groupe LEON, groupe le plus important en nombre, a occupé la vieille ville, a barricadé les rues pour tenir un siège et a combattu au pourtour de la vieille ville place St François, avenue Félix Faure, Rue de la Préfecture et même place Garibaldi.

Dans ce secteur aussi les allemands du château ont bombardé et mitraillé les rues.

Ce jour là PARENT prévenu lui-même tardivement n'a pu me faire venir à Nice et pourtant je tenais tellement à combattre pour libérer ma ville natale.

Au lieu de libérer Nice, j'ai contribué à libérer Bendejun. Souvent les événements disposent des hommes et de leurs actions.

LE ROLE DES JEUNES DANS LA LIBERATION

Je parlerai seulement des jeunes ayant appartenu antérieurement à ma formation, c'est-à-dire les jeunes du premier mouvement COMBAT devenus ensuite jeunes du MLN puis jeunes du CFLN.

La plupart de ces jeunes ont été dispersés individuellement dans les divers maquis de France ou ont été emprisonnés. Certains cependant sont restés dans la région niçoise. Je n'étais pas au même endroit qu'eux. J'ai donc préféré leur donner la parole et enregistrer leurs déclarations.

Tout d'abord, LUZI sur les combats de la Place Garibaldi à Nice, il déclare :

« Le 28 Août 1944 je rejoins mon groupe Albatros dépendant du CFLN à notre point de ralliement la caserne FILLEY. Notre chef le commandant PARENT dit ne pas avoir été averti du déclenchement de l'action. Nous sommes deux placés à une fenêtre d'un bureau de la subdivision donnant sur la place garibaldi.

Nous tirons sur une voiture, une grenade boche est lancée mais elle n'atteint que le bord de la fenêtre qui vole en éclats mais sans nous toucher.

Vers 12 heures, je suis placé ensuite sur les toits de la caserne dominant la place garibaldi et la rue de la république. Nous sommes quatre avec une mitrailleuse. Je possède cette fois un mousqueton. Une voiture est touchée et abandonnée par ses occupants qui tirent au couvert de la voiture, un d'eux est tué. Ensuite c'est un camion qui est abandonné.

Un camarade V (VALLAGHE) est tué en tentant une sortie. Nous protégeons les camarades sortis le chercher puis c'est les grenades et les obus qui nous harcèlent sans arrêt du château qui domine la caserne. Nous ne pouvons rien faire pour répondre et nous sommes obligés d'encaisser les coups qui se font de plus en plus précis.

Il y a de nombreux abandons et nous ne restons plus qu'une quinzaine et tous décidés à tenir. La nuit tout s'arrange et le château est mis hors de combat de dehors. Je suis de garde la nuit à la porte de sortie donnant sur la place garibaldi.

Nuit assez calme, des centaines de boches s'en vont, ils sont à 50 centimètres de nous. Nous avons ordre de ne pas tirer. Ils se dirigent vers l'Italie.

*Signé LUZI Georges
22 Avenue St Lambert (NICE) ».*

BAROVERO Marcel, l'un des étudiants résistants du début parle des combats à la poste Thiers :

« En Juin 1944, je m'étais introduit dans les bureaux de l'usine de liquéfaction de l'air. Je m'étais emparé de laisser passer pour les membres de mon groupe et de papiers allemands. A la fin Juin 1944 mon chef, Jacques ADAM, avait été fusillé. Je me suis joint à un autre groupe et j'ai participé avec mon groupe aux combats de la libération de la poste Thiers comme chef de section. J'ai empêché la destruction du centre téléphonique et nous avons fait plusieurs prisonniers allemands.

J'ai participé ensuite aux opérations de nettoyage de la vallée de la Vésubie avec le groupe CESAR. J'ai été à la Bollène, St Martin, Turini et j'ai été engagé dans l'armée des Alpes jusqu'à Décembre 1945. »

André MASSONI a combattu au passage à niveau Gambetta, là où les combats furent très durs.

Il dit :

« En Septembre 1943, j'avais rejoint un maquis près de Chambéry, en Juin 1944 je reçois l'ordre de regagner Nice, mon groupe effectue plusieurs sabotages sur la ligne des chemins de fer de Provence. Le 28 Août, je combats dans le groupe Nord du Capitaine CAVENAGO. Je suis blessé au cours du combat d'un éclat de grenade et transporté à l'hôpital St Roch. »

Effectivement, dans les combats de la libération de Nice l'un des points d'affrontements avec les troupes allemandes fut dans le prolongement du Boulevard Gambetta, le secteur du passage à niveau et l'on retrouve effectivement dans les combats le capitaine Paul CAVENAGO.

Georges OBRE, ancien du groupe SUZINI combat à Magnan.

Il déclare :

« Le chef PEIRANI ayant été condamné par contumace et contraint de disparaître, je suis obligé de travailler sans aide. Les éléments restants participent à la libération de Nice attaquant le bureau de poste de Magnan. Nous faisons passer des armes sous le brancard de la croix rouge à l'insu des barrages allemands, nous capturons un canon de 37. Après la libération, je suis monté sur le front des Alpes comme guide et interprète avec une compagnie américaine. J'ai été blessé à St Laurent près du Col de Braus en portant secours à un blessé américain, blessé en première ligne. Après ma guérison, je suis monté au Col de Braus à Peira Cava, au 3^{ème} bataillon HQ, j'ai participé à diverses opérations de l'armée américaine jusqu'à la libération de Sospel qui a marqué la fin de mon activité ».

GIANI Armand a combattu au secteur du lycée, il indique :

« Le jour de la libération j'ai combattu à la tête de ma section de jeunes dans le secteur du lycée. Pendant les combats sous le feu de l'ennemi, je me suis rendu à la poste Thiers pour approvisionner des camarades en grenades récupérées dans un dépôt d'armes de l'ennemi. Ensuite je m'engagerai comme volontaire pour les combats sur le front des Alpes. »

GARCIN Jean a combattu dans le secteur de la préfecture avec MAIFFRET et la rue de la préfecture a été sévèrement bombardée.

LES JEUNES DES MAQUIS

CIANI Benoît a combattu lui au maquis près de Breil, il m'a déclaré : *« Je suis parti aux chantiers de jeunesse. J'ai préparé la désertion des camarades pour le maquis. En Juin 1944 j'ai rejoint le maquis du plateau de la CEVA. J'ai participé à plusieurs coups de main à Breil au Fort de l'Authion à Moulinet. J'ai fait des reconnaissances de lignes ennemies. J'ai sauvé deux camarades blessés au combat encerclés dans les lignes ennemies. J'ai traversé ces lignes le 11 Novembre 1944 j'ai rejoint Nice. »*

CIANI a été décoré de la croix de guerre à l'ordre du régiment pour avoir, bien que blessé, ramené sa section dans les lignes françaises.

Je ne puis citer tous les jeunes de COMBAT dispersés dans les maquis.

PIERARD fera tous les combats du Vercors,

ONETO combattra dans les FFI de la Haute Marne,

HAWECKER Xavier en Septembre 1943 désertera des camps de jeunesse de Toulon et sera poursuivi,

GUERRINI participera aux combats de libération de Bordeaux,

MOISI a combattu sur le plateau des glières,

JALIFIE a gagné le maquis de Haute Lozère (Cdt THOMAS),

CHAUDON sera VASSIEUX dans le Vercors et échappera aux planeurs allemands atterissant sur le plateau,

ANTONINI participera aux combats de libération de la Corse.

Il m'est impossible de raconter les actions héroïques de chacun.

Quel dommage que les poursuites policières nous aient tous dispersés en 1943 et que nous n'ayons pu réaliser notre rêve du début : combattre tous ensemble dans une même unité pour libérer notre pays.

2EME QUINZAINE D'AOUT 1944 - LA LIBERATION DANS LA VALLEE DU PAILLON

Devant tant d'héroïsme de mes camarades, j'ose à peine mentionner ma modeste contribution.

Dans cette vallée, l'échec en Mai/Juin 1944 des parachutages du Ferrion et du Camp Luceram et les arrestations des deux équipes rendaient impossible, notamment faute d'armes, l'implantation d'un grand maquis comme dans d'autres régions des Alpes. Seule la guérilla était envisageable en attendant l'approche des Américains.

Les garnisons allemandes sont toujours à Contes, à la Trinité et à Drap et en outre nos ennemis sont retranchés dans le fort du Mont Agel qui peut tenir sous son feu la région environnante.

Le seul fait marquant concerne le village de Peille en état d'insurrection avec l'appui du maquis voisin d'Ongrand. De plus entre le 16 et le 21 Août des combats ont lieu avec les allemands qui bombardent le village à partir du fort du Mont Agel.

Suite à la pression ennemie, les résistants ont dû décrocher et remonter les vallées pour atteindre Braus Peira Cava Beuil.

Depuis le 15 Août, j'attendais avec impatience les ordres du CFLN de rejoindre Nice et je ne voulais surtout pas rester inactif. RODIER arrive de Nice et avec les directives : reformer un petit groupe armé avec quelques habitants de Bendejun Coaraze pour rejoindre ultérieurement Nice, dans l'intervalle pratiquer la guérilla contre les groupes isolés ennemis.

Nous avons exécuté ces instructions, nous sommes remontés sur le Mont Ferrion et aussi sur le Mont Macaron mais cette fois nous avons changé de place et beaucoup circulé autour des villages de Bendejun, Coaraze, Contes, Châteauneuf, Berre.

Notre action n'était pas sans danger.

Il faut rappeler que le Ferrion était très proche de la zone de guerre : Levens, Tourettes-Levens, La Roquette, St Blaise Aspremont ont connu de violents combats entre le maquis et les allemands du 16 Août au 27 Août. En outre des ponts ayant sauté dans les vallées du Var et de la Vesubie, pour quitter ces vallées sans passer par Nice les allemands devaient passer par Châteauneuf de Contes et Contes.

Voici pour cette période quelques souvenirs épars qui me sont restés.

Trois ou quatre jours avant la libération de Nice j'étais impatient. Je me dis je vais voir à Nice ce qui se passe malgré les périls encourus à cette période. Les niçois ne pouvaient sortir qu'à

certaines heures limitées. J'étais donc en vélo dans la vallée du Paillon, j'entends de nombreux soufflements comme le bruit d'un train rapide suivis un peu plus tard d'explosions.

Je me tourne dans la direction du bruit vers Villefranche et chose vraiment curieuse : hauts dans le ciel j'aperçois de petits traits noirs venant de la mer. C'était la flotte anglaise bombardant le Mont Alban et aussi je crois d'autres montagnes voisines.

Ce que j'avais entendu était le souffle des obus de marine qui m'a-t-on dit pouvaient porter jusqu'à 30 kilomètres à l'intérieur des terres et avait un effet beaucoup plus dévastateur que l'artillerie terrestre. Autant que je me souvienne le bombardement avait enflammé aussi les pentes du Mont Agel.

A un moment donné, j'avais l'impression que les traits noirs allaient me dépasser et se rapprochaient. Il n'est jamais indiqué de se trouver sous un bombardement naval et dans le voisinage des patrouilles allemandes.

Aussi, j'ai dû rebrousser chemin. J'ai pensé ce jour là qu'il s'agissait d'un prélude à un débarquement à Nice, ce devait être le 25 Août.

A partir du 27 Août « le verrou » de Levens avait sauté grâce à l'arrivée américaine et à la capitulation de la garnison allemande. Nous n'étions plus menacés comme en Juin d'être encerclés ou frappés dans le dos. Les groupes maquis ont donc pu agir sur le versant est du Ferrion où nous étions.

Si ma mémoire est fidèle, la libération a commencé par les villages de montagne, la plaine est venue ensuite.

Le 28 Août Bendejun Coaraze et Berre ont été libérés. Nous y avons participé, il y avait aussi un groupe F.T.P.

Le 30 Août c'était au tour de Contes et de l'Escarène. La garnison allemande de Contes avait fui.

De cette période j'ai un souvenir précis. Compte tenu du rôle joué dans la vallée par le CFLN, j'ai eu l'honneur avec le responsable FTP d'installer le comité local de libération de Coaraze. C'était fin Août et quelques jours après PARENT est remonté de Nice avec moi pour ratifier le CLL. Notre ami CRISTINI de la carrière des roussets en a fait partie.

A Bendejun, le facteur résistant René BERMOND s'est retrouvé du jour au lendemain maire et y est resté des années durant. Notre ami MANNONI a fait partie de la délégation spéciale.

A ce propos, il me revient en mémoire les noms de deux habitants de Bendejun, Armand GHIGLION et Clotaire GHIGLION cultivateurs.

En 1946, ils m'avaient écrit « en souvenir du groupe SURCOUF », la vie a fait que je ne les ai plus rencontrés depuis.

Autour du 29 Août, nous nous sommes joints à un autre groupe de résistants près de la route de Contes, Berre, l'Escarène et nous avons harcelé les allemands en retraite.

Le groupe a fait quelques prisonniers isolés durant la période de fin Août, j'ai gardé la croix de fer de l'un d'eux. Autour de ces villages la situation était confuse et mouvante. A un moment donné, on voyait apparaître un groupe FFI ou FTP au brassard tricolore. A un autre moment les gens du pays criaient attention voilà un motocycliste ou un camion allemand, cachez-vous. Nous aurions tout aussi bien pu y laisser la peau !

Une dernière anecdote qui paraîtrait puérile aujourd'hui, celle de mon brassard maquis. J'étais fier de le porter avec sa croix de lorraine. C'était une sorte de symbole.

Je ne voulais à aucun prix m'en séparer. Aussi quand je traversais des régions peu sûres, je le recouvrais d'une bande, genre pansement, je reconnais avoir été ainsi imprudent.

Si j'avais été arrêté mon astuce n'aurait pas duré bien longtemps. Il y avait de quoi me faire fusiller. Heureusement je n'ai vu de près que des FFI.

J'ajouterai qu'aujourd'hui plus de 50 ans après j'ai toujours conservé comme relique mon brassard maquis.

30 AOUT - L'APRES LIBERATION - MON RETOUR A NICE

J'étais vraiment impatient de retrouver ma ville.

Les allemands étaient tous proches de Nice et l'on ne savait pas s'ils ne feraient pas un retour offensif. Si oui on aurait besoin de toutes les bonnes volontés pour se défendre et cette fois je voulais être là.

J'ai donc repris mon vélo qui se trouvait toujours à Bendejun et j'ai suivi la route de la vallée du Paillon pour rentrer à Nice.

J'avais toujours mon brassard avec moi. Je n'avais pu m'en séparer. Dans la vallée la situation était encore très trouble. Certes il y avait déjà des drapeaux tricolores et des groupes FFI sporadiques mais il ne faut pas oublier que Contes a été libéré le 30 Août et Peille le 31 Août.

Je n'étais pas sûr du tout de ne pas me trouver nez à nez avec un groupe d'allemands. J'ai néanmoins pris le risque de rentrer.

Vers Drap, là où se trouvaient auparavant les patrouilles allemandes les plus dangereuses, j'ai été arrêté par un barrage FFI qui voulait vérifier s'il ne circulait pas sur la route des collabos en fuite.

J'ai sorti mon brassard maquis et alors les visages se sont illuminés et j'ai pu continuer mon voyage et arriver à Nice sans trop de difficultés. Après 4 ans de clandestinité et 1 an d'absence, je retrouvais ma ville. J'étais vivant, j'étais libre, quelle émotion !

Le même jour je me suis présenté à la Caserne FILLEY qui était restée la point de ralliement des groupes du commandant PARENT. J'ai été immédiatement habillé en kaki avec un calot comme les soldats FFI. Le commandant PARENT cette fois n'était pas habillé de noir mais était également en uniforme kaki. PARENT m'avait conféré le grade et les galons d'aspirant.

Si mes souvenirs sont exacts l'une des premières personnes rencontrées à la caserne était le responsable de l'infirmerie qui s'occupait également des vêtements, il s'appelait Monsieur RAFFALI Alexandre, c'était un corse large d'épaules et très sympathique, il dirigeait un groupe PTT.

J'ai retrouvé aussi CANESSA et son groupe ALBATROS qui avait défendu la caserne FILLEY.

Les FFI présents étaient alors sous le coup de l'émotion et dans le feu de l'action. Comme les allemands avaient tiré sur la caserne celle-ci portait un peu partout la trace des éclats d'obus et balles de mitrailleuses, en particulier la Cour.

Les défenseurs parlaient alors de leurs camarades ayant trouvé la mort place Garibaldi, l'un d'entre eux tirait sur les allemands en se cachant derrière les arcades de la place. A un moment donné il avait été mortellement atteint, il s'appelait VALLAGHE. On avait mis quelques fleurs là où il était tombé.

Le même jour 30 Août des jeunes de l'armée américaine pénètrent dans Nice. Les GIS sont follement acclamés. Maintenant nous sommes sûrs d'être vraiment libérés car nous sommes protégés par eux d'un retour offensif des allemands.

30/31 AOUT - LE DEFILE

Il est difficile de dire tout ce qui s'est passé dans les 2 ou 3 jours suivants la libération de Nice. Cela c'est la tâche des historiens. On ne peut être partout et chacun ne retient que ce qui l'a frappé là où il se trouvait.

Il s'était donc organisé ce jour là un grand défilé de la résistance et de la libération.

Je me revois encore avec nos camarades défilant au pas Avenue Félix Faure venant de la caserne et convergeant vers la place Masséna.

La foule déjà nombreuse sur l'esplanade du Paillon nous applaudissait.

Une chose cependant nous avait frappé, le nombre considérable de personnes défilant sous la bannière des milices patriotiques. Ils marchaient l'air martial avec des bandes de mitrailleuses sur l'épaule. On aurait dit des « guérilleros » très applaudis. Ils étaient de loin la formation la plus nombreuse.

Moi qui avais connu les périodes de solitude résistante, j'avais dit à mes camarades je ne savais vraiment pas qu'il y avait autant de résistants à Nice et nous pensions aux ouvriers de

la onzième heure mais enfin pas de polémique nous étions un jour d'unanimité nationale et nous étions libres.

SEPTEMBRE 1944 - LA CASERNE FILLEY

Comment avons nous partagé notre temps à la caserne ?

A tout seigneur, tout honneur, un soir début septembre nous avons reçu la visite des militaires américains. C'étaient des parachutistes venant fraterniser avec les FFI et goûter à la cuisine française. C'est RAFFALI qui s'est occupé de l'intendance, de leur côté les américains amenaient une quantité de boîtes de nourriture tels le Corned Beef, Meat and Vegetables et je crois aussi Chili Con Carne, tout à fait inconnues de nous à cette époque.

Ce soir là nous avons longuement fraternisé, c'est-à-dire parlé, mangé, chanté en Français et en Américain et aussi bu. C'étaient vraiment de gentils garçons ! Nous avons passé une vraie soirée d'abondance, honneur à nos libérateurs !

Un des Américains en partant était tellement gai qu'il avait oublié son arme laissée au vestiaire, il semble qu'elle n'ait pas été perdue pour tout le monde.

Les jours suivants nous avons passé notre temps tantôt à garder la caserne, tantôt à faire du maniement d'armes. Nous avons reçu de l'armement américain. On m'avait gratifié d'un énorme fusil américain avec lequel je devais faire de la présentation d'armes mais hélas il était fait pour un américain de 1,80 mètres de haut et pas pour moi mesurant 1,64 mètres, d'où certaines déconvenues. Au surplus le fusil avait un recul important, il fallait bien le bloquer à l'épaule pour tirer sinon on risquait de se démettre l'épaule.

D'autres jours tout en dormant à la caserne, nous étions en mission à l'Hôtel ATLANTIC, Boulevard Victor Hugo où se trouvait tout l'état major FFI. Chaque chef de groupe important bénéficiait d'un grade FFI qui n'était pas reconnu dans l'armée régulière.

A l'ADRIATIC, il y avait une foule de commandants FFI, chaque gradé s'était attribué un bureau de l'hôtel.

Je n'ai jamais pu savoir à l'époque si le commandant PARENT était un militaire de carrière ou pas. Deux personnes étaient devenues terriblement importantes, le Colonel LANUSSE et le Commandant SAPIN au point qu'il fallait faire antichambre pour les approcher, même pour leur apporter un pli.

Les FFI étaient très fiers de monter la garde à l'entrée de l'hôtel ou devant le bureau d'un gradé.

Les premiers jours aussi nos chefs nous ont utilisés à arrêter des collaborateurs, à les amener à l'hôtel SCRIBE ou même à les interroger.

PARENT m'avait dit : « si tu veux tu peux faire partie de l'effectif de l'hôtel SCRIBE ».

Mais comme là bas j'avais vu donner des gifles et j'avais entendu pousser des cris et comme pendant l'occupation j'avais tellement été recherché par des policiers, je ne me sentais pas l'âme d'un policier d'épuration et je n'avais pas accepté le service au SCRIBE.

Un soir nous nous trouvions à la Caserne FILLEY, le commandant PARENT est arrivé ému et très inquiet en nous disant il va y avoir un coup de force. Des groupes vont essayer cette nuit de prendre la caserne par la force alors nous allons nous défendre.

Nous avons appelé en renfort tous les groupes disponibles du CFLN. Nous avons fermé le portail de la caserne avec une chaîne et nous avons mis des hommes armés aux entrées, aux fenêtres et aux étages et nous avons attendu.

Moi ce soir là j'avais avec moi la petite carabine américaine de parachutiste tirant à répétition. Un véritable petit bijou.

Nous avons attendu toute la nuit avec angoisse, rien n'est venu, pas de coup de force.... Le matin nous étions soulagés.

Il faut dire qu'à cette époque couraient les rumeurs les plus inconsidérées et invraisemblables, telles celles d'un coup d'état mais le Général de Gaulle veillait..... les Américains aussi !

Et puis Nice n'était pas le Sud Ouest de la France où certains résistants voulaient arrêter le Général de Gaulle !

OCTOBRE 1944 - LE GENERAL DE GAULLE ET LES FFI

Par passion niçoise, j'ai commis l'erreur de ne parler que de la libération de Nice et de ne pas évoquer auparavant la libération de la France. Il convient de réparer cette omission.

Depuis le 3 Juin 1944, donc avant le débarquement, le Comité Français de Libération Nationale siégeant à Alger s'est transformé en gouvernement provisoire de la République Française (GPRF) et évidemment le général de Gaulle a été le chef du gouvernement.

Le 9 Septembre ce gouvernement a été modifié pour faire une place supplémentaire aux résistants et il est devenu gouvernement d'unanimité nationale.

Le 25 Août 1944, après 5 jours de combat Paris a été libéré et le général allemand VON SCHOLTITZ a signé avec le générale LECLERC, représentant l'armée régulière, et le colonel ROL-TANGUY, représentant les FFI, l'acte de capitulation de la garnison allemande.

Le général de Gaulle est arrivé également à Paris dans l'après-midi et le 26 Août a eu lieu le grand défilé de la victoire conduit par le général, ce fut un jour mémorable.

Cette libération de Paris en même temps que celle d'une grande partie du territoire national a permis au général de Gaulle de réitérer et préciser ses conceptions.

Lorsque le 26 Août BIDAULT, Président du Conseil National de la Résistance (CNR) lui a demandé à l'hôtel de ville de proclamer la république, le général a refusé formellement et lui a répondu « *la république n'a jamais cessé d'exister, elle s'est maintenue à Londres puis à Alger.....* »

Ainsi le général n'a jamais cessé de considérer le gouvernement de Vichy comme illégal rejoignant sur ce point les résistants.

Plus tard, le même jour quand il recevra à son bureau 20 chefs de la résistance et les membres du CNR, le général précisera « *il n'y a qu'un seul état, un seul gouvernement, une seule armée.* »

Cette position a mis à néant la prétention du CNR de s'ériger en organisme permanent pour gouverner à côté de de Gaulle ou pour contrôler son action.

En même temps le général annoncera sa décision de dissoudre les échelons supérieurs du commandement FFI de Paris et de verser dans l'armée régulière tous les éléments FFI qui peuvent être utilisés.

Le processus s'appliquera dans les départements au fur et à mesure de leur libération.

En attendant il sera procédé sans délai à l'immatriculation de tous les officiers, gradés et forces de l'intérieur et au recensement de leurs armes et matériel.

En exécution de ce principe de l'unité de l'armée, une note du commissaire à la guerre du 28 Août 1944 puis un décret de DIETHELM, Ministre de la guerre, du 22 Septembre 1944 prévoient le statut des FFI dorénavant les unités FFI sont dissoutes en tant qu'unités autonomes.

Les résistants FFI auront donc le choix entre soit être démobilisés en rendant leurs armes, soit être intégrés dans les unités de l'armée régulière et après refonte et entraînement partir combattre les allemands sur les divers fronts.

Pour les Alpes Maritimes, c'était le front des Alpes. Il ne faut pas oublier que le département n'était pas totalement libéré et les allemands pas très loin de Nice. Ils s'étaient retranchés sur la frontière italienne et occupaient les montagnes les plus élevées du département, tels le massif de l'Authion, Les Mille Fourches, Plan Caval.

Dans le même état d'esprit de l'unité de l'armée et de la police, le 29 Octobre 1944 le gouvernement dissolvait les milices patriotiques soupçonnées par certains de songer à prendre le pouvoir.

Dans les Alpes Maritimes, la mise à exécution des décisions légales sur les FFI s'est emplacée en Septembre/Octobre 1944.

On peut résumer ainsi la pensée du général : la résistance comme entité devait cesser de jouer un rôle militaire.

OCTOBRE 1944 - MA DEMOBILISATION

Je ne suis pas là pour enjoliver les événements mais pour les retracer.

A Nice la situation des groupes FFI était un peu chaotique car nombre de chefs de résistance ne tenaient pas à perdre leurs troupes en les envoyant sur le front des Alpes car en même temps ils perdaient ainsi de l'influence.

Par contre les autorités militaires légales souhaitaient voir « les bandes armées » sur le front des Alpes plutôt que dans les rues de Nice.

Chez nous à la caserne FILLEY notre position était un peu hybride, nous étions en uniforme, nous n'avions pas signé de contrat d'engagement pour la durée de la guerre et je crois bien que le 10 Octobre était dépassé.

Le commandant PARENT ne paraissait pas disposé à prendre la tête de son unité CFLN pour la conduire sur le front des Alpes. A mesure que les jours passaient il paraissait ne pas savoir quoi faire de nous.

En ce qui me concerne, le territoire national et les Alpes Maritimes n'étant pas entièrement libérés, j'étais résolu à repartir combattre dans les Alpes mais cette fois correctement armé et entouré des hommes de mon groupe, c'est-à-dire dans la fraternité des combattants résistants.

Un incident imprévu allait résoudre le problème.

Un jour le commandant PARENT s'absente de la caserne sans nous donner d'instructions spéciales, peu de temps après nous voyons arriver dans la Cour quelques jeunes en civil bien mis et portant chacun une valise. Nous ne les connaissions pas comme résistants. Un sous officier de nous dire : *« ce sont des jeunes préparant St Cyr, dorénavant ce seront eux qui vous commanderont vous ferez vos classes avec eux ! »*

CANESSA et moi nous regardons, grande a été notre surprise, nous pensons nous résistants on va nous voler notre victoire. Voilà des jeunes qui n'ont jamais pris le moindre risque, qui n'ont jamais résisté, qui ont étudié bien au chaud et qui viennent nous remplacer, nous chefs de groupe, ayant perdu des années d'études ou situation, qui nous dit que nous n'allons pas être commandés par d'anciens admirateurs de Vichy.

Nous ne l'avons pas accepté, nous avons rejoint ces jeunes au vestiaire et les avons accompagnés « manu militari » jusqu'à la sortie de la caserne. Nous ne les avons jamais plus revus.

Un certain temps après, PARENT est revenu. Nous lui avons exposé la situation, il a répondu *« bien sûr j'aurais dû vous prévenir mais votre action frise l'insubordination ! PEIRANI tu étais le plus élevé en grade alors pour l'exemple je te démobilise, si tu veux d'engager ailleurs tu es libre de le faire ! D'ailleurs en tout état de cause un jour prochain j'aurais été obligé légalement de te démobiliser ! (sic) »*

C'est ainsi que j'ai cessé d'être FFI.

Sur l'instant le mot insubordination m'avait choqué un peu car on ne nous avait donné aucun ordre ! Il faut croire que le terme était excessif car plus tard on m'a remis un beau certificat signé du Général MAGNAN et du commandant SAPIN, certificat que j'avais servi volontairement et avec honneur dans les FFI de Janvier 1943 au 10 Octobre 1944.

Je détiens également un document cher à mon cœur, le certificat me conférant l'insigne FFI 159 514 signé par les commissaires de la commission militaire du conseil de la résistance KRIEGLVALRIMONT VAILLANT et Pierre VILLE.

Pour moi cela représente quelque chose.

A l'époque la méthode employée m'avait causé une sérieuse désillusion.

OCTOBRE 1944 – MON RETOUR AU MLN

J'étais donc redevenu un civil mais j'estimais que la résistance avait des devoirs vis-à-vis de nos camarades déportés et internés dont nous attendions le retour ou des veuves et des résistants en difficulté.

Beaucoup d'entre eux avaient tout perdu. Je ne voulais pas non plus du jour au lendemain abandonner cette camaraderie résistante qui nous avait réunis pendant 4 ans d'autant plus que chaque jour nos camarades dispersés rentraient des régions libérées ou des maquis.

Je suis donc allé retrouver mes anciens camarades dirigeants, Messieurs COMBOUL, LAURON, LIGAULT qui rentraient et reconstituaient le Mouvement de Libération Nationale, suite des anciens mouvements unis de la résistance.

Notre mouvement avait réquisitionné un local, 1 Place Masséna, au 2^{ème} étage sur entresol, qui nous donnait une vue magnifique sur la Place Masséna et le jardin Albert 1^{er}.

Ma rencontre avec mes anciens camarades a été chaleureuse. Monsieur Raymond COMBOUL, après son emprisonnement par l'OVRA en Italie à Cuneo, avait combattu aux côtés des partisans italiens. De retour à Nice, il avait retrouvé de très grandes responsabilités. Il était président des corps francs de libération nationale et également président du comité d'entente FFI. Tout le monde l'appelait alors le commandant COMBOUL et c'était mérité. Du fait de ses fonctions militaires, il avait également un bureau 33 Boulevard Victor Hugo.

A cette époque le MLN, qui s'estimait promis à un grand avenir politique, avait une triple structure, celle des hommes ou MLN, celle des femmes ou femmes de libération nationale FLN, celle des jeunes ou jeunes de libération nationale JLN.

Mes camarades adultes m'ont rendu les responsabilités que j'avais eues jusqu'en Septembre 1943 et je suis devenu chef départemental des JLN (Jeunes de Libération Nationale).

J'ai eu pour tâche de remettre sur pied l'organisation des jeunes résistants. J'ai retrouvé outre les anciens chefs de groupe de résistance, les permanents du MLN. Monsieur DION un militaire à la retraite blessé à la libération, toujours en tenue de militaire et oh combien dévoué et Christiane MELON notre secrétaire au passé héroïque. C'est dans les bureaux du MLN que Christiane a rencontré CAREMENTRAND, filleul de LAURON, ancien de franc tireur décoré de la croix de guerre, devenu plus tard son époux, ce fût un mariage de la résistance !

A cette époque, j'avais un bureau pour les jeunes à la Place Masséna à côté des responsables adultes. Le comité directeur du MLN était alors composé de :

- Raymond COMBOUL	alias	ARNOULD
- Alphonse LAURON	alias	LANIQUE
- Commandant COUSIN	alias	PARENT
- René MEFFRE	alias	REMY déporté
- Pascal FARAUT	alias	LEON

Le commandant PARENT venait au bureau, nous n'étions nullement fâchés mais cette fois nous avions des rapports de « civil à civil » et progressivement PARENT a été plus préoccupé par le restaurant de son épouse, « Le Vieux Bruxelles ».

Sur le plan départemental, le MLN ne savait pas encore nettement quelle orientation prendre. Il songeait à un futur rôle politique et a décidé de se faire connaître et a tenu des réunions politiques.

Nous organisions des réunions à trois orateurs, un homme, une femme, un jeune. J'étais devenu le jeune propagandiste du MLN et nous parlions généralement dans des cinémas.

Pendant quelques mois, j'ai passablement voyagé, j'ai eu aussi l'occasion de rencontrer des personnalités célèbres du mouvement, d'abord nos dirigeants par exemple Monsieur Alphonse LAURON, ancien instituteur révoqué par Vichy pour appartenance à la franc maçonnerie.

J'ai gardé de lui le souvenir d'un grand visage d'honnête homme intransigeant sur le plan des principes mais chaleureux sur le plan humain, un exemple pour les jeunes. Monsieur LAURON était très élevé dans la hiérarchie maçonnique (33^{ème} degré) et assez souvent au bureau je l'ai entendu réprimander le Préfet quand quelque chose n'allait pas.

J'ai rencontré Maître COTTA, futur maire de Nice et son fidèle adjoint Maître PIOT grand et maigre. Maître Alex ROUBERT, futur rapporteur de la commission des finances du Conseil de la République, chaque fois qu'il me rencontrait il m'interpellait « *oh, Peirani* » comme on le prononce chez nous ! J'ai vu aussi Monsieur GEYSER, Monsieur SAUVAN, notre trésorier, maire de Villeneuve Loubet, BEISSO l'homme au franc parler, CATALANO des déportés, VEROLA de la vieille ville, Paul AUGIER le grand hôtelier qui venait nous voir coiffé d'un chapeau feutre, Stéfan VAHANIAN de l'avenir de Cannes, SOLA le notaire de St Martin Vésubie ami de LAURON, MORAND le policier à la main ferme, Madame SAINSON de COMBAT héroïque ayant aussi travaillé avec les réseaux, j'en oublie de très nombreux.

Pendant cette période, je me suis rendu à Marseille où la puissance du MLN était encore plus forte que celle de Nice. Il possédait là un immeuble entier, Place de la Préfecture, là où maintenant se trouve le Comité Interprofessionnel du logement, là aussi, moi tout jeune élément, j'ai eu l'honneur de serrer la main de nos anciens chefs célèbres tout d'abord MAXENCE dont j'avais tellement entendu parler avec sa main gantée de cuir.

Quand j'étais clandestin en 1944 au maquis on disait « *notre chef régional MAXENCE a été blessé à la main par un éclat de grenade à St Jean La Rivière* ». C'était le célèbre Max JUVENAL.

J'ai rencontré aussi LIONEL, je veux dire Francis LEENHARDT du PROVENÇAL avec sa cigarette aux lèvres et son chapeau à bords relevés. SOLDANI le grand homme du Var à la voix forte et Maître MERLE des Hautes Alpes.

Certains de mes amis m'ont dit « *tu n'as pas su profiter de tes relations* ». Je leur ai répondu « *je n'étais pas là pour cela !* ».

Pendant les derniers mois de l'année quelle vie trépidante j'ai eue, plusieurs fois nous avons parcouru la Provence en tournée de propagande avec une femme du JLN, Fernande BAUD, ressemblant à la Mireille de MISTRAL. Nous croyons alors nous résistants que nous allons transformer la France, ensuite nous avons beaucoup déchanté.

DECEMBRE 1944 - LES COURS D'ORATEUR

À la mi novembre 1944 nous avons reçu au MLN de Nice des circulaires datées du 17 Novembre 1944 indiquant que des cours d'orateurs commençaient à Paris le 15 Novembre, ce en deux sessions successives.

La circulaire ronéotée était signée d'Yvon MORANDAT, secrétaire national à la propagande les cours devant être faits par Monsieur Jean DALBREUIL. La direction nationale du MLN demandait que les départements envoient à Paris des résistants pour suivre ces cours, ceux qui les auraient suivis seraient ensuite affectés à la propagande et destinés à prendre la parole en public dans les départements au nom du MLN.

Je me suis porté volontaire, j'ai été accepté par les directions de Nice et de Marseille et je suis donc parti pour Paris en vue de la 2^{ème} session, le 5 ou 6 Décembre en prenant le train.

C'était pour moi une aventure et même une expédition alors surtout que j'étais très jeune et que je sortais de la clandestinité et que Paris était une grande ville inconnue pour moi et à l'époque les chemins de fer n'étaient pas au mieux de leur fonctionnement.

Sur le trajet Marseille Paris en particulier dans la vallée du Rhône, dans la partie de la Nationale 7, longeant la voie ferrée sur des dizaines de kilomètres, sur les champs bordant la route un gigantesque cimetière de voitures, de camions, de motocyclettes, d'engins de toutes brûlés ou éventrés. Ces engins aux insignes de l'armée allemande, l'aviation américaine les avait bombardé au moment de leur retraite après le débarquement du 15 Août et avait dû

faire là un véritable carnage d'hommes et de matériel et transformer la retraite en déroute et calvaire.

C'était la monnaie en retour de la campagne de France de 1940.

Je suis donc arrivé à Paris puis au siège du MLN constitué par un immeuble 10 Rue des Pyramides, n'étant pas parisien, je vais donner des précisions qui feront sourire ces derniers. C'était une rue perpendiculaire à la Rue de Rivoli, un peu avant le Louvre et non loin de la place de la Concorde.

En provincial, j'étais arrivé à la gare de Lyon et j'ai été logé dans un hôtel situé Rue du Bac, l'hôtel du Bac, pour moi ancien clandestin, son confort moyen était luxueux.

Les cours d'orateur se tenaient au siège Rue des Pyramides. J'ai oublié de dire que le MLN s'était emparé de l'immeuble à la libération, celui-ci occupé anciennement par nos ennemis les PPF.

J'ai assisté pour ma part à la deuxième session de cours qui a commencé le 6 Décembre. Notre professeur était extrêmement sympathique : Monsieur DALBREUIL de son métier était chansonnier, il en avait de la verve, il possédait une très grande facilité de répartie.

Nous étions une trentaine d'élève orateurs, je prenais des notes en disciple studieux. Les cours bien faits comportaient plusieurs parties :

- précautions oratoires
- théorie de la diction
- théorie de l'éloquence
- pratique du discours lui-même

Ensuite, avaient lieu les exercices pratiques devant les camarades. Chacun devait s'entraîner à prendre la parole avec pour thème la résistance, la libération, le programme futur du MLN.

Sur ce plan, DALBREUIL était un virtuose, il nous disait : « donnez moi des mots, une vingtaine, je vais les mettre dans un petit poème que je vais réciter. »

Il y parvenait parfaitement, nous étions ébahis.

Un souvenir me revient. Je partageais ma chambre Rue du Bac avec un Marseillais. A l'hôtel la gérante nous disait : « vous, vous êtes bien du midi.... » Je n'ai plus revu le Marseillais depuis.

Un autre souvenir m'est resté grave, nous lisions les journaux et à ce moment là les troupes allemandes n'étaient pas encore trop loin de Paris. C'était le moment de l'offensive d'hiver de VON RUNDSTEDT dans les Ardennes au milieu des bourrasques de neige, des premiers déboires américains, du risque de percée sur la Meuse. Nous suivions les événements avec anxiété et nous en parlions avec Monsieur DALBREUIL.

Il disait : *« aujourd'hui je vous donne les cours mais peut-être demain la résistance parisienne sera obligée de vous donner des fusils. Nous nous battons sur les barricades à Paris tous ensemble »*.

L'ambiance était encore héroïque.

Puis le 23 Décembre le soleil s'est levé sur le champ de bataille dans les Ardennes, l'aviation américaine a pu prendre les airs et effectuer des vols de destruction massive. PATTON était intervenu à temps, l'offensive allemande bloquée et BASTOGNE dégagée.

Nous n'avons pas eu à nous battre de nouveau. Les cours se sont terminés le 24 Décembre, j'ai pris le train vers Nice. A ce temps là on mettait presque une journée pour rentrer de Paris. Les cours d'orateur m'avaient conquis et j'avais pris le virus de la parole. Il ne m'a plus quitté et a conditionné ma vie.

Avant de partir de Paris, j'avais rencontré quelques délégués nationaux du MLN, Messieurs VAVASSEUR, Jacques BAUMEL, ce dernier m'a nommé délégué à la propagande pour Nice.

J'allais donc à nouveau parler en public. De petits événements guident parfois une carrière.

Après tous ces épisodes tragiques de 1944, je méritais bien de terminer l'année et de passer Noël en famille à Nice.



Signature du titulaire,

H. Peirani

Paris 9e 15 Avril 1945

Signature et cachet du Secrétariat Général,



CARTE N° 0457

M. L. N.

Siège Central : 10, Rue des Pyramides, PARIS 1^{er}

CARTE DE RESPONSABLE

Service et circonscription :

Région de Marseille

Département Alpes Maritimes

Fonction ou mission :

Responsable à la Propagande

Secteur de Nice

Nom :

PEIRANI Jacques



Signature et cachet du service,